

## Hymne à la Naissance du Fils

### 1. Introduction

#### 1. Présentation du septième livre

Voici le septième livre de notre traité qui a pour objet de combattre cette hérésie nouvelle dont l'audace est insensée. Bien qu'il vienne après les six livres précédents, ce septième livre est capital et de la plus haute importance pour comprendre le contenu sacré d'une foi parfaite.

Nous ne l'ignorons pas : nous gravissons le chemin de la doctrine évangélique qui est un sentier rude et escarpé. La crainte, née de la conscience de notre faiblesse, nous aurait fait rebrousser chemin; mais, enflammé par l'ardeur de notre foi, impressionné par l'acharnement des hérétiques, anxieux à la pensée des dangers qui menacent les ignorants, nous ne pouvons taire ce que nous n'osons pas exprimer. Nous voilà sous la crainte d'un choix périlleux : garder le silence, tout comme ouvrir la bouche, nous rendrait coupable d'avoir trahi la vérité !

Car la finesse de l'hérésie s'entoure des incroyables artifices que peut imaginer un esprit dépravé. Par ces subterfuges, elle commence par simuler un attachement sincère à Dieu, puis elle trompe la bonne foi des simples qui lui prêtent l'oreille, et prend alors soin de se mettre à l'unisson de la sagesse du monde; pour finir, elle détourne l'esprit de la vérité, sous prétexte d'asseoir sa doctrine sur une base solide. Car, en affirmant un seul Dieu, elle imite l'orthodoxie; en reconnaissant le Fils de Dieu, elle trompe ceux qui l'écoutent en ne donnant pas à ce nom son véritable sens; en prétendant que le Fils n'était pas avant de naître, elle satisfait à la sagesse du monde; en proclamant encore Dieu immuable et incorporel, elle rejette la naissance de Dieu à partir de Dieu, en apportant pour justifier ce rejet, une raison fallacieuse.

Oui, elle se sert de notre doctrine pour se dresser contre nous; elle utilise la foi de l'Eglise pour combattre la foi de l'Eglise : notre silence ou notre répartie risquent de tourner à notre désavantage, puisque les vérités que nous ne nions pas, lui permettent d'affirmer celles que nous nions !

#### 2. Rappel de la marche à suivre

Rappelons-le : nous avons averti le lecteur dans nos livres précédents, et, parcourant l'ensemble du texte blasphématoire, nous lui avons fait remarquer que tout l'effort de l'hérésie vise à nous faire croire que notre Seigneur Jésus Christ n'est ni Fils de Dieu, ni Dieu. Car si on lui concède les noms de Dieu et de Fils par adoption, c'est pour nier en lui sa vraie nature de Dieu et sa filiation. On affirme Dieu immuable et incorporel – et c'est la vérité –, mais on se sert de cet argument pour nier que le Fils soit né de Dieu. Si l'on reconnaît que Dieu le Père est Dieu unique, c'est pour nous dissuader de croire à la divinité du Christ, puisque, nous dit-on, une nature incorporelle n'admet pas la notion de naissance, et notre foi en l'unité de Dieu est incompatible avec un Dieu, né de Dieu.

Mais déjà, dans les livres précédents, nous avons démontré, par la Loi et les Prophètes, qu'une telle déclaration était mensongère et ne tenait pas debout. Nous avons maintenu, dans notre répartie, qu'il fallait reconnaître un Dieu venant de Dieu, tout en affirmant un seul vrai Dieu; nous avons précisé que ce seul vrai Dieu n'empêchait pas qu'il y eût en lui union de plusieurs personnes, sans que par ailleurs, nous eussions à croire en un autre Dieu, puisque, pour nous, notre foi ne reconnaît ni deux dieux ni un Dieu solitaire. Ce faisant, en ne niant pas et en n'affirmant pas absolument l'unité, la perfection de notre foi est assurée, puisque la nature qui fait qu'ils sont un, est à rapporter au Père et au Fils, sans pour autant que l'un et l'autre soient une seule personne.

Voulant démontrer le mystère indissoluble d'une foi parfaite, par l'enseignement des Evangiles et des apôtres, notre premier devoir était de convaincre ceux qui nous écoutent de l'existence du Fils de Dieu dans la nature qui lui vient de sa vraie naissance, et de faire voir clairement qu'il est Fils, non pas en tant que venant d'ailleurs ou du néant, mais parce qu'il est né de Dieu. Les pages de notre dernier livre ne nous permettent plus de douter maintenant qu'il faille laisser de côté le nom de Fils, au sens de fils adoptif, et croire que le Christ est vrai Fils, en vertu de sa vraie naissance; il nous reste encore à prouver cette vérité d'après les

Evangeliques. Nous pourrions ainsi reconnaître que le vrai Fils de Dieu est aussi vrai Dieu, car il ne serait pas vrai Fils, s'il n'était vrai Dieu, et il ne serait pas vrai Dieu, s'il n'était pas vrai Fils.

3. Devant une telle quantité d'hérésies, le chemin à suivre est plein de périls !

Rien n'est plus pénible pour un homme que la conscience d'un danger imminent ! Certes, les malheurs ignorés ou subits nous laissent dans un équilibre bien fragile, mais ils ne comportent pas la peur d'un futur incertain. Tandis que moi, qui vis dans l'angoisse de ce qui va m'arriver, j'ai à supporter ce tourment ! Oui, maintenant mon navire n'est plus dans un port tranquille, et je n'ignore pas qu'un naufrage peut l'engloutir; je marche sur un chemin plein d'embûches, et je ne me crois pas à l'abri des brigands; je traverse à la hâte les sables de Lybie, et je ne suis pas sûr de ne pas y rencontrer scorpions, vipères ou autre serpent venimeux ! Aucun repos pour mon souci, aucun repos pour mon âme ! Car je parle, alors que tous les hérétiques sont aux aguets, à l'affût de chaque mot qui sort de ma bouche, et la route que suit ma pensée est un sentier taillé à pic, très dangereux, coupé de chausse-trapes, tendu de pièges ! Que cette route soit difficile et pénible, j'ai maintenant moins sujet de m'en plaindre : je ne monte plus par mes propres moyens, mais en mettant mes pas dans les pas des apôtres. Et pourtant, je suis toujours en péril : ou de dégringoler dans un précipice, ou de tomber dans une fosse, ou d'être enserré dans un filet; oui. ma crainte n'a pas de cesse !

Car tandis qu'il me faut proclamer l'unité de Dieu, selon la Loi, les Prophètes et les apôtres, Sabellius se tient à mes côtés, prêt à me broyer de sa dent cruelle, comme une proie désirée, pour avoir avancé ce terme : unité de Dieu. Mais si, contre Sabellius, je ne parle pas de l'unité de Dieu, et si je proclame que le Fils de Dieu est vrai Dieu, une hérésie nouvelle me guette et me reproche d'annoncer deux dieux ! Et si je déclare alors le Fils de Dieu né de Marie, voilà qu'Hébion, c'est-à-dire Photin, se dresse pour s'emparer de cette assertion et la donner comme garantie de son erreur.

Je passe sous silence les autres hérésies : tous savent qu'elles sont étrangères à l'Eglise. Mais ce mal-là, bien que fréquemment dénoncé et rejeté, est encore aujourd'hui à l'intérieur de l'Eglise. <sup>1</sup> La Galatie en a nourri un grand nombre qui affirmaient d'une manière impie l'unité de Dieu. Alexandrie a semé misérablement dans presque tout le monde, ses deux dieux, que du reste, elle nie. La Pannonie soutient, selon une acception sacrilège, que Jésus vient de Marie. Et parmi toutes ces erreurs, l'Eglise court le risque de ne pas tenir pour vrai ce qui est vrai, puisqu'on tourne à l'hétérodoxie des thèses capables aussi bien d'affermir ou de ruiner la foi.

Car nous ne pouvons affirmer d'une manière orthodoxe que Dieu est un, si nous entendons par là qu'il est seul, car le Dieu Fils ne pourrait être compris dans la foi en un Dieu solitaire. Au contraire, si l'on affirme un Dieu, Fils de Dieu, comme il l'est réellement, nous voici en péril de ne pas maintenir la foi en un Dieu unique. Et c'est aussi dangereux de nier l'unité de Dieu que de le proclamer solitaire. Mais ce danger, les adeptes de la folie du monde ne le ressentent pas; car pour eux, il est difficile de reconnaître un être unique dans un être qui n'est pas solitaire, et comment comprendre que Dieu ne soit pas seul, s'il est un ?

4. Mais elle est grande, la force de la vérité !

Mais, je l'espère, l'Eglise fait rayonner la lumière de sa doctrine même sur le non-savoir du monde; et bien qu'il ne reçoive pas la doctrine secrète cachée dans la foi, celui-ci entrevoit cependant que nous opposons aux hérétiques une vérité qui rend compte de ce mystère. Car elle est grande, la force de la vérité ! Lorsqu'elle ne peut être comprise par elle-même, elle éclaire cependant, par les arguments mêmes qui lui sont opposés. Demeurant immuable dans sa nature, elle renforce tous les jours la solidité qui la caractérise lorsqu'elle se voit attaquée. Car c'est le propre de l'Eglise de vaincre quand elle est blessée, de parfaire son intelligence lorsqu'on la conteste, de maintenir la vérité lorsqu'on la déserte !

Oui, vraiment, son désir est que tous demeurent avec elle et en elle. Elle ne veut rejeter personne de son sein paisible, elle ne veut perdre personne, pas même ceux qui se rendent indignes d'habiter une telle mère. Les hérétiques s'écartent-ils ou sont-ils rejetés de son sein ? Elle n'abandonne l'occasion de leur procurer un salut qui vient d'elle, que dans la mesure où il revient à la foi de chacun, d'attendre d'elle la béatitude. De fait, il est très facile de reconnaître cela en étudiant ces hérésies. Car, puisque l'Eglise est la seule qui ait été instituée par le Seigneur et affermie par les apôtres, c'est l'égarément forcené des diverses

---

<sup>1</sup> Allusion à Marcel d'Ancyre, une des figures controversées du IVe siècle, que les ariens accusaient de sabellianisme.

hétérodoxies qui opère la coupure. Et l'on ne peut nier qu'une scission soit le fait d'une mauvaise intelligence de la foi, vu que le texte qu'on lit est ramené à une pensée que l'on a en tête, alors que ce devrait être notre pensée qui se plie au sens de ce que nous lisons.

Il importe de discerner la vraie foi

Cependant, puisque chacune de ces sectes s'oppose aux autres, la vraie foi est à discerner, non seulement d'après la doctrine de telle partie, mais d'après les thèses de ses adversaires. De la sorte, bien que toutes ces églises hétérodoxes se dressent contre la seule Eglise, du fait qu'elle est seule à rester une dans la foi, celle-ci réfute l'égarément de tous ces impies.

En effet, tous ces hérétiques s'élèvent contre l'Eglise. Mais s'ils se terrassent les uns les autres, ces beaux exploits ne leur profitent pas ! Car leurs victoires sont les triomphes de l'Eglise sur chacun d'eux, puisque chaque hérésie combat dans une autre la doctrine même que rejette la foi de l'Eglise ! Les hérétiques n'ont en effet, aucun enseignement commun, et par suite, s'opposant les uns aux autres, ils affermissent notre foi.

#### 5. Sabellius escamote la naissance du Fils

Sabellius enseigne le Dieu Un, tout en escamotant la naissance du Fils, et cependant, il ne doute pas que la puissance de la nature qui agit dans le Christ homme, soit divine. De fait, il ignore le mystère du Fils, et l'admiration qu'il éprouve à la vue de ses œuvres, obnubile chez lui la foi en sa vraie génération. Quand il entend ces mots : «Celui qui me voit, voit le Père» (Jn 14,9), il en tire une conclusion hétérodoxe : la confusion des personnes au sein d'une nature indivisible et identique, puisqu'il ne comprend pas que l'unité de nature est manifestée par ce signe de la naissance du Fils. De voir le Père dans le Fils, nous assure de la divinité de ce dernier, sans abolir sa naissance. C'est pourquoi, pour connaître l'un, il faut connaître l'autre, car la nature est la même en l'un comme en l'autre; et, puisqu'ils ne diffèrent en rien, on contemple de part et d'autre la même nature qui leur appartient en propre. Non, le bon sens ne saurait mettre en doute cette vérité : le Fils qui demeure dans la «condition divine» (Ph 2,6), nous révèle à partir de lui-même, l'image de la «condition divine») 5.

Une autre parole du Seigneur : «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30), est mise à profit par le délire insensé dont fait preuve cette foi tordue. Car l'unité d'une nature identique amène à croire, d'une manière impie, à l'erreur de l'identité des personnes, et l'unique sens perçu en cette citation ne rend pas compte de l'explication qu'il faut en donner. Car cette phrase : «Moi et le Père, sommes un», ne concerne pas un Dieu solitaire. La conjonction : «et», qui précède le mot : «Père», ne permet pas, en effet, de comprendre qu'il s'agisse ici d'une seule personne, et le verbe : «sommes)», n'est pas un singulier. Par ailleurs, «nous sommes un» n'empêche pas qu'il y ait naissance, mais n'attribue pas une autre nature à celui qui est engendré, puisque : «un» s'oppose à différent, et : «nous sommes» ne peut s'appliquer à une seule personne.

#### 6. Arius et Sabellius se combattent

Rapproche cette erreur de celle de nos hérétiques actuels. Ils se prêtent assistance contre Sabellius et affirment avoir lu : «Le Père est plus grand que moi» (Jn 14,28). Ne comprenant rien à la signification secrète et profonde de la naissance, ni au mystère d'un Dieu qui s'est anéanti et a pris notre chair, ils soutiendront alors l'infériorité de la nature du Christ, parce que celui-ci affirme le Père plus grand que lui. Contre Sabellius, ils opposeront un Fils si bien Fils qu'il est inférieur au Père, qu'il demande à celui-ci une gloire passagère, craint la mort et meurt.

En riposte, Sabellius fait ressortir la nature de Dieu évidente dans les actions du Christ. Et, tandis que notre nouvelle hérésie, celle qui fleurit aujourd'hui, admet un seul Dieu pour éliminer Dieu le Fils, Sabellius, lui, retient dans sa profession de foi, l'unité de Dieu pour qu'il ne soit plus question du Fils. L'un nous montre le Fils qui agit, l'autre soutient que c'est Dieu qui accomplit ces œuvres. Celui-ci affirme l'unité de Dieu, l'autre la nie. Sabellius défend sa position en ces termes : «Seule la nature divine peut réaliser des œuvres telles que celles qui ont été faites : la rémission des péchés, la guérison des malades, la marche permise aux boiteux, la vue rendue aux aveugles et la vie aux morts. Tout cela vient de Dieu seul. Aucune autre nature, si ce n'est celle d'un Dieu conscient de sa divinité, ne pourrait affirmer : «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30). Pourquoi me forcer à reconnaître une autre entité ? Pourquoi m'inviter à croire en un autre Dieu ? Dieu seul accomplit les actions qui sont propres à Dieu.»

A cela, ses adversaires, ceux qui prétendent que le Fils a une nature différente de celle du Père, feront entendre, de leur bouche de vipère, des sifflements non moins perçants : «Tu ne connais point le plan mystérieux de ton salut ! Tu dois croire au Fils qui a fait les mondes à façonné les hommes, leur a donné la Loi par des anges, qui est né de Marie, qui a été envoyé par le Père, qui fut crucifié, est mort, a été enseveli, qui est ressuscité des morts et s'est assis à la droite de Dieu, lui, le juge des vivants et des morts. En lui, tu dois être régénéré, c'est lui qu'il te faut confesser, c'est son royaume qu'il te reste à mériter.»

Ennemis de l'Eglise l'un comme l'autre, ils plaident pour l'intérêt de l'Eglise : Sabellius reconnaît un Dieu par nature dans les œuvres du Christ, ce Christ que ses adversaires affirment Fils de Dieu, de par le plan mystérieux de Dieu auquel adhère notre foi.

#### 7. Photin entre dans la lice !

Et maintenant, par la victoire que remporte notre foi, Hébion, c'est-à-dire Photin, est lui aussi vainqueur et vaincu. D'un côté, il reprend Sabellius : comment ne reconnaît-il pas l'homme - Fils de Dieu ! D'un autre côté, les Ariens fanatiques<sup>2</sup> le confondent : comment ignore-t-il que le Fils de Dieu habite cet homme ! Contre Sabellius, il allègue par l'Evangile, que cet homme est fils de Marie. Arius, par l'Evangile, ne lui permet pas de dire que Jésus est seulement fils de Marie. Contre celui qui refuse le Fils, l'homme Jésus est élevé par l'autre à la dignité de Fils. Parce que Photin ne veut rien entendre d'un Fils né avant tous les siècles, Arius nie que le Fils de Dieu soit seulement né de l'homme.

Qu'ils se battent si cela les amuse !

Laissons-les se battre si cela leur fait plaisir, car en se combattant les uns les autres, chacun d'eux est vaincu ! Nos hérétiques, ceux que l'on voit poindre aujourd'hui, sont réfutés en ce qui concerne la nature de Dieu; Sabellius est démenti à propos du mystère du Fils; Photin est convaincu de méconnaître le Fils de Dieu né avant tous les siècles, ou de le renier.

Au-dessus de cette mêlée, la foi de l'Eglise, appuyée solidement sur l'enseignement des Evangiles et des Apôtres, maintient contre Sabellius, l'affirmation de l'existence du Fils; contre Arius, qu'il possède la nature de Dieu, et contre Photin, qu'il est le créateur de l'univers. Et cette doctrine, professée par l'Eglise, est d'autant plus vraie que tous ces hérétiques ne peuvent s'entendre pour la nier ! Car Sabellius présente les œuvres du Christ pour rendre compte de sa nature divine, mais il Die que ce soit le Fils qui agisse. Les ariens l'appellent Fils, mais ils ne reconnaissent pas qu'en lui réside la nature divine. Photin maintient son humanité, mais il ignore que le Fils, devenu homme, est né de Dieu avant tous les siècles.

Ainsi, tandis que chacune de ces hérésies défend sa position ou condamne celle des autres, toutes mettent en évidence la vérité de notre foi, elle qui défend ou condamne les doctrines selon qu'elles sont orthodoxes ou non.

#### 8. Pour nous, il importe de présenter la vraie doctrine sur la divinité du Fils

Il me fallait donc traiter de tout cela en peu de mots, non pour augmenter le volume de mon ouvrage, mais par mesure de précaution : d'abord pour montrer que dans ces doctrines hérétiques, tout est peu sûr et sujet à l'erreur, puisqu'il leur arrive de se guerroyer à notre avantage; ensuite pour que personne n'aille tomber dans l'erreur de croire, ou bien en deux dieux, ou bien, à l'opposé, en un Dieu solitaire et unique, alors que, pour lutter contre nos hérétiques actuels, je m'oppose à leurs dires et proclame Dieu le Père et Dieu le Fils, affirmant aussi chez le Père et le Fils, un seul nom, une seule nature, dans une même divinité. Car en Dieu le Père et en Dieu le Fils, selon notre enseignement, il n'y a pas confusion des personnes; sous la démonstration que nous avançons de leur nature identique, ne se peut glisser plusieurs dieux.

Déjà, à l'aide du témoignage de l'Evangile, nous avons suffisamment répondu, dans le livre précédent, à ceux qui nient que le Fils de Dieu vient de Dieu, par une vraie naissance. Nous devons maintenant démontrer que celui qui est vraiment Fils de Dieu en raison de sa nature, est aussi Dieu par nature. Pourtant, que notre foi ne s'égare pas vers un Dieu solitaire ou vers un autre Dieu; puisqu'il n'y a qu'un Dieu unique, ne le présentons pas comme s'il était

---

<sup>2</sup> Première mention explicite des disciples d'Arius. Le mot «ariomanitae» employé aussi par Athanase et Grégoire de Nazianze tire son origine très probablement du mot grec «Arès», dieu de la guerre dont la furie est la caractéristique. Le vocable semblait très approprié au tempérament d'Arius (cf. *Trinité* II,1 et 5).

solitaire; ni comme s'il n'était pas unique, alors que nous avons à reconnaître qu'il n'est pas seul.

*2. Étude des deux premières modalités selon lesquelles le Fils est Dieu : le nom et la naissance*

9. Le Christ porte le nom de Dieu

Nous reconnaissons donc notre Seigneur Jésus Christ comme Dieu selon ces différentes modalités : il en porte le nom, il l'est par sa naissance, il en possède la nature, il en montre la puissance, il en fait la déclaration.

Sur son nom, je pense qu'il n'y a pas à hésiter. Nous lisons en effet; «Au commencement était le Verbe, et le Verbe était avec Dieu, et le Verbe était Dieu» (Jn 1,1). Quel est ce blasphème ! Pourquoi ne serait-il pas ce qu'on le dit ? Le nom n'est-il pas ce qui désigne la nature ? Puisqu'il faut une raison pour contredire une affirmation, je voudrais bien savoir quelle raison pourrait être avancée, pour nier sa divinité ! Car on lui donne simplement ce nom de Dieu, sans ajouter un autre mot qui fasse trébucher. Oui, le Verbe qui «s'est fait chair» (Jn 1,14), n'est rien d'autre que Dieu. Il n'y a pas lieu de supposer ici un nom qu'on lui attribue ou un nom d'adoption, pour que celui qui est Dieu ne possède pas le nom qui lui revient de par sa nature.

10. Il y a nom et nom

Considère d'autres textes où le nom de Dieu est employé par attribution ou à titre d'adoption.

Moïse s'entend dire : «Je t'ai donné comme dieu à Pharaon» (Ex 7,1). L'explication de ce nom de «dieu» ne se trouve-t-elle pas à côté, lorsqu'on nous parle de «Pharaon» ? Ou bien, ce nom apporterait-il à Moïse la nature divine, plutôt qu'il ne l'offre, par ses effets, à celui qui tremble de terreur lorsque le bâton de Moïse, devenu serpent tout en restant bâton, dévore sur le champ les serpents des magiciens, lorsque Moïse chasse les taons qu'il avait fait venir, lorsqu'il éloigne la grêle par la même force qui l'avait appelée, lorsqu'il débarrasse le pays des sauterelles par la même puissance qui les avait suscitées, si bien que les magiciens sont contraints de reconnaître le doigt de Dieu dans les œuvres de Moïse. Celui-ci a donc été donné comme dieu à Pharaon, pour en être craint, pour en être prié, pour le punir et pour le guérir. Autre chose est d'être donné comme dieu, autre chose est d'être Dieu ! Car si Moïse est donné comme dieu à Pharaon, il ne possède ni la nature, ni le nom de Dieu, puisqu'il n'est pas Dieu.

Je me rappelle encore un autre passage où l'on rencontre cette appellation : «Je l'ai dit : vous êtes des dieux» (Ps 81,6). Mais en ce texte, il ne s'agit que de l'octroi d'un nom. Cette expression : cc Je l'ai dit Il, laisse entendre une manière de s'exprimer, plutôt qu'elle n'annonce un nom exprimant une réalité.<sup>3</sup> Car le nom donné à une réalité nous permet de comprendre ce qu'est cette réalité, mais une dénomination est laissée au libre choix de quiconque. Et là où quelqu'un nous avertit qu'il va donner telle appellation, cette appellation, qui ne relève que du langage de l'auteur, n'entre pas dans la catégorie d'un nom exprimant la substance.

11. Ici, lorsqu'on me dit : le Verbe est Dieu, ce nom lui vient de la naissance

Mais ici, en ce texte, le Verbe est Dieu. La réalité de Dieu existe dans le Verbe, la réalité du Verbe est exprimée par le nom. Car le nom de Verbe donné au Fils de Dieu, lui vient du mystère de sa naissance, comme aussi le nom de Sagesse et celui de Puissance. Tout cela, qui existe en Dieu le Fils avec la substance de sa vraie naissance, appartient toutefois en propre à Dieu le Père, bien que celui-ci le communique à Dieu le Fils, par la naissance.

Car, nous l'avons fréquemment répété, nous ne parlons pas de division dans le Fils, mais nous enseignons le mystère de sa naissance. Il ne s'agit pas d'une séparation imparfaite, mais d'une génération parfaite : sa naissance n'est pas au préjudice de celui qui l'engendre, alors qu'elle assure la perfection de celui qui naît. C'est pourquoi les noms de ces attributs conviennent au Fils Unique; les perfections que soulignent ces noms le couronnent, lui qui existe en tant que personne, par sa naissance, et pourtant elles appartiennent au Père, en vertu de sa nature immuable. En effet, Dieu, le Fils Unique, est aussi le Verbe. Mais le Père

---

<sup>3</sup> Le mot «res» indique une nature permanente par opposition à «accidens», qui est quelque chose d'ajouté à la nature.

Innascible n'est jamais sans son Verbe. Non que la nature du Fils soit l'émission d'un son : il est Dieu de Dieu, existant dans la vérité de sa naissance. Ce mot de Verbe nous enseigne qu'il vient du Père comme son propre Fils, inséparable de lui par la communion à une même nature.

Et ce nom exprime réellement sa substance

C'est de la même manière que le Christ est Sagesse et Puissance de Dieu. Ce n'est pas qu'il soit, au sens ordinaire de ces mots, le mouvement qui donne le branle à une force de l'âme ou à la pensée; mais la nature qu'il tient par suite de la véritable naissance de sa substance, est exprimée par les noms de ces réalités présentes au plus profond de l'homme. Car celui qui tient son existence de sa naissance, ne saurait être assimilé à ce qui réside toujours au dedans de chacun. Le Fils Unique du Père, le Dieu éternel, né comme Dieu subsistant ne doit pas être regardé comme étranger à la nature divine du Père; aussi son existence nous est-elle exprimée par les noms des propriétés dont jouit celui par qui il existe.

Par conséquent, celui qui est Dieu, n'est pas autre que Dieu. Car, lorsque j'entends : «Le Verbe était Dieu» (Jn 1,1), je n'entends pas seulement qu'il m'est parlé de Dieu le Verbe, mais je saisis en ce texte l'évidence que le Verbe est Dieu. Et si, plus haut, le nom de Dieu n'était donné que par pure appellation à Moïse et à ceux qui reçoivent le qualificatif de dieux, ici, il y a une réalité exprimant la substance, lorsqu'on me dit : «Il était Dieu.» Car le verbe «être» n'est pas un mot accidentel, mais il exprime une vérité subsistante, un principe permanent, le caractère propre de sa modalité naturelle.

## 12. C'est bien ce qu'a compris l'apôtre Thomas

Voyons maintenant si cette affirmation de Jean l'Evangéliste concorde avec l'aveu de l'apôtre Thomas, lorsqu'il s'exclame : «Mon Seigneur et mon Dieu !» (Jn 20,28). Il est donc son Dieu, celui qu'il reconnaît pour Dieu. Certes, il n'ignorait pas qu'elle venait du Seigneur, cette injonction : «Ecoute, Israël, le Seigneur ton Dieu est un» (Dt 6,4). Comment la foi de l'Apôtre aurait-elle oublié le principal commandement du Seigneur, pour reconnaître la divinité du Christ, puisqu'il fallait confesser le Dieu unique pour avoir la vie ? Mais l'Apôtre, à la lumière de la résurrection, comprenait dans sa totalité le plan mystérieux auquel adhère notre foi. Et lui qui avait si souvent entendu : «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30), et : «Tout ce qui est à mon Père est à moi» (Jn 16,15), comme : «Je suis dans le Père et le Père est en moi» (Jn 14,11), le voici qui confesse à présent, sans péril pour sa foi, le nom qui exprime la nature divine du Christ.

Sa foi qui reconnaissait la divinité du Fils, ne se séparait pas de l'attachement à un seul Dieu, le Père, puisqu'il en était persuadé : dans le Fils de Dieu, il n'y a pas d'autre véritable nature divine que celle que possède le Père. Sa foi en une seule nature divine n'était pas mise en danger par une confession hétérodoxe d'un autre Dieu, puisque la naissance parfaite du Fils de Dieu ne lui conférait pas la nature d'un autre Dieu.

C'est donc parce qu'il comprend la vérité du mystère révélé dans l'Evangile que Thomas reconnaît le Christ pour son Seigneur et son Dieu. Ce nom qu'il lui donne n'est pas un titre honorifique, mais la reconnaissance de sa nature, car, il le croit, le Christ est Dieu par ses œuvres et par ses miracles.

En retour, le Seigneur nous confirme que le culte qui lui a été rendu par cette proclamation, n'est pas un simple témoignage d'honneur, mais une profession de foi, car il affirme : «Tu as cru, parce que tu as vu; bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru» (Jn 20,29). Car c'est par la vue que Thomas a cru. Mais tu te demandes : qu'est-ce qu'il a cru ? Qu'aurait-il cru d'autre que ce qu'il a reconnu : «Mon Seigneur et mon Dieu !» ? Seule en effet, la nature divine était capable de se ressusciter par elle-même, et de passer de la mort à la vie. Et la foi d'une religion qui mérite créance, c'est d'affirmer que le Christ est Dieu.

Allons-nous donc penser que ce nom de Dieu, donné au Christ, n'exprime pas la réalité de sa nature, alors que l'affirmation de ce nom est la conséquence de la foi qu'a l'Apôtre en sa nature divine ? Mais, à coup sûr, ce Fils aimant de Dieu qui n'a pas accompli sa volonté, mais celle de celui qui l'a envoyé qui n'a pas cherché sa gloire, mais celle de celui de qui il venait, n'aurait pas accepté qu'on lui fasse l'honneur de lui attribuer le nom divin, s'il n'était pas Dieu; c'eût été renier ce Dieu unique qu'il avait prêché. Mais en ratifiant la réalité mystérieuse perçue par la foi de l'Apôtre, et en reconnaissant comme sien le nom qui exprime la nature du Père, le Christ nous enseigne que sont bienheureux ceux qui ne l'ont pas vu ressuscité des morts, et qui cependant ont cru qu'il est Dieu, en comprenant le sens de sa résurrection.

## 13. Car le nom de Dieu, donné au Fils, souligne l'unité de sa nature divine

C'est pourquoi le nom qui exprime la nature fait partie intégrante de notre profession de foi. Car un nom, du fait qu'il désigne une chose, désigne aussi une autre chose de la même espèce. Dès lors, il est clair que ces deux choses ne sont pas deux substances différentes, mais qu'il s'agit dans les deux cas d'une substance de la même espèce. Le Fils de Dieu est Dieu; c'est bien en effet, ce que signifie ce nom de Dieu. Mais ce nom unique ne dénombre pas deux dieux, car Dieu est le nom unique d'une seule et identique nature. Car, puisque le Père est Dieu, puisque le Fils est Dieu, le nom qui désigne l'un et l'autre est le nom qui appartient en propre à la nature divine; les deux sont un. Si le Fils existe par une naissance naturelle, son nom souligne l'unité de sa nature. La naissance du Fils ne force pas les fidèles à croire en deux dieux, puisqu'ils reconnaissent au Père et au Fils un seul nom, comme ils lui reconnaissent une seule nature.

Le nom de Dieu appartient donc au Fils en raison de sa naissance. Et ceci nous amène au second point de notre démonstration : le Fils est Dieu par sa naissance. Bien qu'il me resterait encore à présenter les témoignages des Apôtres pour confirmer que ce nom de Dieu appartient en propre au Fils, continuons pour le moment, à parcourir le texte évangélique.

#### 14. La naissance confère la nature de celui qui engendre

Je te pose tout d'abord une question : la naissance du Fils lui conférerait-elle une nature nouvelle qui ne soit pas celle de Dieu ? Le bon sens refuse d'admettre qu'un être possède par naissance une nature différente de celle de celui dont il tire son origine. Il pourrait peut-être arriver qu'un être conçu par des natures différentes, arrive à l'existence avec en lui quelque caractéristique nouvelle; celle-ci participerait aux deux natures, tout en n'étant ni de l'une, ni de l'autre. Cela se rencontre chez les animaux domestiques ou sauvages. Mais on ne peut guère parler, en ce cas, de nouveauté : sous une nature différente, on reconnaît les caractères des deux parents. La naissance elle-même, ne produit pas cette différence entre engendrés et engendré, mais elle en rend compte, puisque le seul être qui en résulte, unit en lui les particularités de ses deux racines.

S'il en est ainsi chez les êtres corporels, tant pour leur origine que pour leur évolution postérieure, je me demande d'où vient cette rage qui met la naissance du Fils de Dieu au compte d'une nature inférieure, tirant de Dieu son origine ? Mais la naissance ne confère pas autre chose que la propre nature de celui qui engendre, et il ne saurait y avoir de naissance, si ce qui est le caractère spécifique de la nature qui engendre, ne se retrouve pas dans l'être engendré. De là tout l'acharnement et la hargne de l'hérésie ! Elle ne veut pas qu'il y ait naissance chez le Fils de Dieu, mais création ! Lui qui possède l'être, il n'a pas en lui la source de sa nature, mais il reçoit une autre nature, étrangère à Dieu et tirée du néant !

Mais il est dit : «Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit» (Jn 3,6). Aussi, puisque Dieu est Esprit, il n'y a pas à en douter, le Fils ne possède pas une nature différente de celle de celui dont il naît, et étrangère à elle. Par conséquent, c'est la naissance de Dieu qui assure sa perfection de Dieu, en sorte qu'on ne peut admettre un Dieu qui ait commencé à être, mais on comprend un Dieu qui soit né. Commencer à exister n'a pas forcément le même sens que naître. Une chose qui commence d'exister vient du néant à l'existence, ou bien cesse d'être pour passer d'un état à un autre. Ainsi par exemple, l'or est tiré de la terre, les liquides naissent des solides, ce qui est bouillant était froid, la pourpre vient d'un coquillage blanc, les créatures animées sortent de l'eau, et les êtres vivants ont pour constituant des éléments inanimés.

Tout au contraire, le Fils de Dieu ne commence pas à être Dieu, à partir du néant, mais il est né. Il ne fut jamais rien d'autre avant d'être Dieu. Ainsi, celui qui est né comme Dieu, n'a jamais commencé à être ce qu'est Dieu, et jamais il n'a connu de progrès. C'est pourquoi le Fils, dans sa naissance, possède cette nature dont il procède, le Fils de Dieu n'est rien d'autre que Dieu.

#### 15. Le Christ le déclare lui-même, en appelant Dieu son Père

Si quelqu'un en était encore à douter de cette vérité, qu'il apprenne des Juifs à connaître ce qu'est cette nature dont jouit le Fils, ou pour mieux dire, qu'il reconnaisse d'après l'Évangile, la vérité de cette naissance, en ce passage où il est écrit : «Les Juifs cherchaient encore plus à le faire mourir, puisque, non content de violer le sabbat, il appelait encore Dieu son propre Père, se faisant ainsi l'égal de Dieu» (Jn 5,18).

Ici, on ne nous rapporte pas un propos tenu par les Juifs, comme il en arrive en d'autres endroits. Il s'agit d'une indication de l'Évangéliste qui désire nous apprendre le motif pour lequel les Juifs veulent faire périr le Seigneur. Que l'impiété des blasphémateurs n'aille

donc pas alléguer un malentendu, alors que par la bouche même de l'Apôtre, la nature propre du Fils nous est indiquée, par une référence à sa naissance : «Il appelait Dieu son Père, se faisant ainsi l'égal de Dieu» !

N'avons-nous pas une naissance selon la nature, ici où l'égalité de nature nous est prouvée par l'emploi du nom propre de Père ? Car on ne saurait en douter : l'égalité n'implique aucune différence. N'est-il pas évident que la naissance communique une nature identique ? Seule la naissance, en effet, peut être à la base d'une véritable égalité, puisqu'elle est seule capable de donner au Fils une nature égale à celle de son principe. Or il n'y a pas lieu de supposer une égalité là où il y a confusion des personnes, et par ailleurs, on ne la trouve pas là où il y a différence de nature. Ainsi l'égalité d'une nature semblable ne peut se trouver ni dans un Dieu solitaire, ni dans une dualité de dieux, puisque toute égalité ne saurait être ni différente, ni solitaire.

16. Après avoir énoncé la suite de ce texte évangélique, Hilaire se voit contraint de reconnaître qu'il lui est impossible d'observer l'ordre qu'il s'était proposé

Cette conclusion que tire notre intelligence, s'accorde donc avec le simple bon sens pour reconnaître qu'une naissance selon la nature suppose l'égalité, et que là où il y a égalité, il ne saurait y avoir, ni un être seul, ni deux êtres étrangers l'un à l'autre. Cependant la foi qui ressort de ce raisonnement doit trouver un appui dans les paroles mêmes du Seigneur; sinon, sous prétexte que les hommes sont libres d'interpréter différemment les choses, nos contradicteurs oseraient s'opposer à ce que le Seigneur affirme à son sujet. Car celui-ci répond aux Juifs : «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père : ce que fait celui-ci, tout cela le Fils le fait pareillement. Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait; et il lui montrera des œuvres encore plus grandes que celles-ci, vous en serez stupéfaits. Car de même que le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut. Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils, pour que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé» (Jn 5,19-23).

A vrai dire, l'ordre que je m'étais proposé exigeait que chacune des modalités selon lesquelles le Fils est Dieu, soit expliquée. Puisque nous savons que notre Seigneur Jésus Christ, le Fils de Dieu, est Dieu par son nom, par sa naissance, par sa nature, par sa puissance, et par la déclaration qu'il nous en fait, notre exposé se devait de parcourir chacun de ces points, selon l'ordre prévu. Mais la nature de la naissance du Fils a du mal à se plier à ce plan; car la naissance, à elle seule, contient en elle le nom, la nature, la puissance et la révélation de Dieu. Il n'y aurait pas de naissance sans cela, car en naissant, le Fils renferme tout cela en lui.

Abordant donc cette naissance, nous voici dans la nécessité de parler des autres modalités que nous avons mentionnées plus haut, sans les renvoyer à l'endroit qui leur était assigné dans ce traité.

### *3. La naissance implique : nom, nature, puissance, et révélation*

17. L'œuvre du Fils, c'est l'œuvre du Père en lui

Voici donc les Juifs qui veulent tuer le Seigneur parce qu'en appelant Dieu son Père, il se fait l'égal de Dieu; pour s'opposer à leur colère injuste, le Christ leur expose tout le plan mystérieux qui demande l'adhésion de notre foi. Il l'avait affirmé plus haut, lorsque, pour avoir guéri un paralytique, les Juifs le jugeaient digne de mort, l'accusant d'avoir violé le sabbat : «Mon Père travaille toujours, et moi aussi, je travaille» (Jn 5,17). Et là-dessus, leur jalousie s'enflamme au plus haut point; ne se fait-il pas l'égal de Dieu, par cet emploi du nom de Père ! Aussi, voulant certifier sa naissance et affirmer la puissance de sa nature, le Seigneur précise : «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père» (Jn 5,19).

Le mobile de cette réplique est de désarmer la colère injuste des Juifs, qui s'était exaspérée au point de vouloir sa mort. Car, à ceux qui le jugeaient coupable d'avoir violé le sabbat, il avait répondu : «Mon Père travaille toujours, et moi aussi, je travaille», pour leur faire comprendre qu'il s'était permis cette violation du sabbat, en s'autorisant de l'exemple de son Père. Il leur laissait entendre qu'ils devaient reconnaître l'œuvre du Père dans ce qu'il faisait, car son œuvre, c'est l'œuvre du Père en lui. Et pour répondre à nouveau à leur indignation provoquée par le fait qu'il s'était égalé à Dieu en appelant Dieu son Père, il ajoute : «En vérité, en vérité, je vous le dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même, mais seulement ce qu'il voit faire au Père».



Car le Fils ne peut faire que ce qu'il voit faire le Père

Son dessein est donc d'éviter que l'affirmation de son égalité au Père par le nom et la nature, empêche de croire à sa naissance; aussi précise-t-il : le Fils ne peut rien faire, si ce n'est ce qu'il voit faire au Père. Et pour conserver l'harmonie d'une profession de foi au Père et au Fils capable de nous conduire au salut, il met en valeur la nature de sa naissance : celle-ci ne confère pas au Fils un pouvoir d'agir dû à un développement des puissances qui lui auraient été accordées pour l'action, mais elle lui octroie de fait ce pouvoir d'agir, fruit de la connaissance qu'il a du Père. Mais elle ne lui donne pas ce pouvoir comme il en est dans les besognes que nous accomplissons à l'aide de nos corps, pour que lui, le Fils, fasse à la suite du Père, ce que celui-ci aurait fait auparavant. Non, puisque la nature divine existe dans la nature divine, c'est-à-dire puisque le Fils est né du Père, ce Fils, conscient de posséder en lui la nature et la puissance du Père, affirme ne pouvoir rien faire de lui-même, s'il ne l'a vu faire au Père. Et puisque Dieu, le Fils unique, agit sous l'action de la puissance du Père, il n'a reçu le pouvoir d'agir par lui-même que dans la mesure où il a conscience de pouvoir tout ce que peut la nature de Dieu son Père, cette nature inséparable de lui-même, qu'il obtient par une naissance parfaite. Car Dieu ne voit pas à la manière des êtres corporels : sa vue consiste tout entière dans la puissance de sa nature.

18. «Ce que fait le Père, le Fils le fait pareillement»

Le Seigneur continue : «Car tout ce que fait le Père, tout cela, le Fils le fait pareillement» (Jn 5,19). «Pareillement» fait allusion à la naissance du Fils; «tout» et «tout cela» montrent la vérité de sa nature. Car par ces mots : «ce que fait» et «il le fait», il ne peut y avoir de différence entre le Père et le Fils, rien qui ne leur soit commun. Ainsi, celui dont la nature a la puissance de faire les mêmes choses que le Père, possède la même nature que lui. Lorsqu'on nous dit que le Fils fait tout : «pareillement», cette similitude des œuvres accomplies exclut qu'elles soient le fait d'un Dieu solitaire. Car «tout ce que fait le Père, le Fils le fait aussi pareillement».

Voilà comment se comprend la vraie naissance du Fils, tel est le sens que lui donne notre foi : par suite de l'unité de la nature divine, elle affirme la vérité d'une nature unique et identique dans le Père et dans le Fils; elle reconnaît le mystère parfait : faisant les mêmes œuvres que le Père, le Fils les fait «pareillement», et, en agissant «pareillement», les œuvres qu'il accomplit sont les mêmes œuvres qu'accomplit le Père. Une même phrase exprime deux vérités : la naissance du Fils par les œuvres faites «pareillement», et l'identité de sa nature, puisque tout ce que fait le Père, il fait «tout cela».

19. Le Père montre au Fils tout ce qu'il fait

La foi de l'Eglise conserve l'ordre intégral de la réponse du Seigneur : elle ne sépare pas la nature du Père de celle du Fils, elle souligne la naissance de celui-ci. Voici en effet, ce qui suit : «Car le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait; et il lui montrera des œuvres encore plus grandes que celles-ci; vous en serez stupéfaits. Car de même que le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut» (Jn 5,20).

Que le Père montre au Fils les œuvres qu'il fait, cela ne nous porte-t-il pas à reconnaître la naissance du Fils, à croire en un Dieu existant comme personne distincte, procédant du Dieu Père, existant lui aussi comme personne distincte ? Sinon, il faudrait supposer que Dieu le Fils unique est ignorant et qu'il a donc besoin qu'on lui montre quelque chose. Mais l'impertinence sacrilège de cette supposition est inadmissible ! Le Fils n'a pas besoin qu'on lui montre quoi que ce soit, il sait tout ce qu'on pourrait lui enseigner. Car après avoir affirmé : «Le Père aime le Fils et lui montre tout ce qu'il fait», le Seigneur ajoute aussitôt : «Et il lui montrera des œuvres encore plus grandes que celles-ci; vous en serez stupéfaits. Car de même que le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut»; ceci pour nous montrer que cette manifestation des œuvres du Père aux yeux du Fils doit être un enseignement pour notre foi, c'est-à-dire nous apprendre à reconnaître qui est le Père et qui est le Fils, et aussi nous empêcher de supposer que le Fils, à qui le Père montre tout ce qu'il fait, ignore quoi que ce soit.

Mais chez l'un comme chez l'autre, la puissance est égale

Non, si le Père montre au Fils les œuvres à venir, ce n'est pas qu'il les ignore, mais pour qu'à l'exemple de ce que fait la nature du Père, il ressuscite les morts. Car le Seigneur nous affirme que le Père montrera au Fils des œuvres stupéfiantes, et il se hâte de nous indiquer de

quoi il s'agit : «De même que le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il veut». La puissance est égale chez l'un comme chez l'autre, par suite de l'unité d'une nature identique. Cette manifestation des œuvres à venir n'a pas pour but d'instruire un Fils ignorant, mais de former notre foi. Cela n'apprend pas au Fils à faire des œuvres qu'il ignorerait, mais cela nous oblige à reconnaître sa naissance qui se voit confirmée du fait que le Père montre au Fils tout ce qu'il fait.

Ne lisons pas cette parole divine sans l'examiner avec soin; il serait dommage que, sous une expression qui pourrait prêter à confusion, se glisse la possibilité de comprendre que le Père et le Fils n'ont pas la même nature. On nous dit en effet, que les œuvres du Père ont été montrées au Seigneur, et non pas que sa nature ait été dotée d'une puissance surajoutée, pour lui permettre d'accomplir des œuvres divines. De la sorte, on nous enseigne qu'en cette manifestation des œuvres du Père réside la substance de la naissance du Fils, en qui, par l'amour du Père, la connaissance des œuvres que le Père veut faire par lui est innée. D'un autre côté, si le Fils affirme que le Père lui montre ce qu'il fait, n'allons pas en déduire qu'il possède une nature tout autre que celle du Père, capable d'ignorer; il connaît parfaitement tout ce que, d'après son dire, le Père lui montre. Non, il n'a pas le moindre besoin de s'autoriser de l'exemple de son Père, pour donner la vie à qui il veut. Car vouloir, est une liberté de nature qui existe avec le libre choix; là se trouve le bonheur de cette puissance parfaite qu'est Dieu.

## 20. Le Père a remis tout jugement au Fils

Ensuite, pour qu'on ne s'imagine pas que, du fait qu'il donne la vie à qui il veut, le Fils n'a pas en lui la nature qui lui vient de sa naissance, mais qu'il existe plutôt doté d'une puissance qui ne lui aurait pas été donnée à sa naissance, le Seigneur ajoute aussitôt : «Car le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils» (Jn 5,22). Que le Père remette au Fils tout jugement est la preuve de sa nature et de sa naissance : seule une nature identique à la nature divine, peut tout avoir, et le Fils ne peut rien posséder si cela ne lui a été donné. Tout jugement lui a été remis, parce qu'il donne la vie à qui il veut. Mais gardons-nous de supposer que le Père soit privé de la faculté de juger s'il ne juge pas personnellement; car le jugement du Fils vient du jugement du Père. Tout jugement en effet, a été remis au Fils par le Père.

Or le motif pour lequel tout jugement lui a été donné n'est pas dissimulé. Le texte ajoute : «Tout jugement a été remis au Fils, pour que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé» (Jn 5,23). Dis-moi donc, je te prie, n'est-ce pas clair, ou bien te reste-t-il encore un prétexte pour avancer un blasphème ? «Le Père ne juge personne, mais il a remis tout jugement au Fils». Si le jugement a été donné au Fils, c'est pour que celui-ci. reçoive un honneur égal à l'honneur rendu au Père, et pour que celui qui ne rend pas cet honneur au Fils, soit convaincu de ne pas le rendre au Père.

Après cela, comment oser prétendre que la nature donnée au Fils par la naissance est différente de celle du Père, puisque non seulement l'œuvre accomplie, la puissance et l'honneur rendu sont les mêmes, mais aussi l'affront qu'est ce refus de lui rendre honneur ? Ce texte qui rend compte de la réponse divine a donc pour unique objet de nous exposer la vérité mystérieuse de la naissance du Fils. Il nous l'apprend : la seule distinction qu'il est possible de poser ou que l'on doit conserver entre le Père et le Fils, c'est que le Fils est né, et pourtant, il reste identique au Père.

## 21. L'œuvre du Père est l'œuvre du Fils, et c'est l'œuvre de Dieu

Le Père travaille donc jusqu'à maintenant, et le Fils travaille.

Tu as les noms des personnes qui partagent la nature divine, puisque le Père travaille et le Fils travaille. Conçois aussi la nature : dans le Dieu qui travaille, tu vois la nature divine à l'œuvre. Et pour que tu n'aïlles pas t'imaginer que le travail du Père et le travail du Fils laissent supposer deux natures dissemblables, souviens-toi qu'il a été dit à propos de l'aveugle-né : «C'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui. Il me faut travailler aux œuvres de celui qui m'a envoyé» (Jn 9,3-4). L'œuvre du Fils, d'après ce texte, est donc l'œuvre du Père; et l'œuvre du Fils est l'œuvre de Dieu. Le chapitre suivant porte encore sur les œuvres du Fils.

Pour le moment, la réponse du Christ que nous étudions n'a d'autre but que d'attribuer toute œuvre aux deux personnes, le Père et le Fils, et de n'établir aucune différence de nature entre eux lorsqu'ils travaillent, puisque tout ce que fait le Père, le Fils le fait. Ceci pour que les

Juifs n'aiment pas croire que le Maître du sabbat – car : «Le Fils de l'homme est Maître du sabbat» (Lc 6,5) – manque à la Loi en travaillant le jour du sabbat, lui dont l'œuvre, du fait de sa naissance divine, est ratifiée par l'autorité du Père qui agit en lui. Sa nature n'est donc ni confondue avec celle du Père ni escamotée : il ne serait plus Fils; et pourtant, d'un autre côté, sa nature ne lui est pas ravie : il ne serait plus Dieu. Impossible de discerner dans le Père et le Fils une diversité de nature : ils ne seraient plus un seul Dieu; impossible de les présenter comme une seule entité : ils ne seraient plus Père et Fils.

Reconnais le Fils, reconnais sa divinité, reconnais sa naissance !

Reconnais tout d'abord le Fils dans cette parole : «Le Fils ne peut rien faire de lui-même, si ce n'est ce qu'il voit faire au Père» (Jn 5,19). Tu as ici ce qu'est la naissance du Fils : il ne peut rien faire de lui-même, s'il ne l'a vu faire. Or le fait qu'il ne puisse rien faire de lui-même, récuse l'erreur de ceux qui s'opposent à la naissance du Fils; car, de lui-même, le Fils ne peut rien. D'autre part, le fait qu'il voit le Père agir, le montre conscient de posséder en lui la nature divine. Dès lors, reconnais maintenant qu'il possède, lui aussi, la nature divine : «Tout ce que fait le Père, tout cela, le Fils le fait pareillement» (Jn 5,19). Après avoir constaté la puissance de sa nature, comprends maintenant l'unité de cette nature, du fait qu'elle est identique à celle du Père : «Afin que tous honorent le Fils, comme ils honorent le Père qui l'a envoyé» (Jn 5,23). Et pour que l'unité de nature ne te porte pas à croire en l'unité d'une personne solitaire, apprend ici la vérité mystérieuse à laquelle adhère notre foi : «Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père qui l'a envoyé» (Jn 5,23).

Ce texte résume tout ce que l'on peut opposer à la rage de l'hérétique. Il est Fils, parce qu'il ne peut rien de lui-même. Il est Dieu, parce que tout ce que fait le Père, le Fils le fait, lui aussi. Le Père et le Fils sont un seul Dieu, parce que le même honneur leur est dû, et qu'ils font les mêmes œuvres et non pas des œuvres différentes. Le Fils n'est pas le Père, car il a été envoyé par le Père.

Seule la naissance rend donc compte du mystère du Fils : elle embrasse son nom, sa nature, sa puissance, et sa propre déclaration, car tout ce qui naît possède forcément la nature de l'être dont il procède. La naissance n'apporte donc pas au Fils une entité étrangère à celle de son origine, car une nature ne peut donner existence à une nature étrangère à la sienne. Or étant donné ce qu'est une nature, lorsqu'une nature n'est pas étrangère à une autre, elle forme avec elle une seule nature. Et un être qui partage la même nature avec un autre de par sa naissance, n'est pas un solitaire : la solitude se dit de celui qui est isolé, alors que l'unité, fruit de la naissance, implique deux personnes.

#### 4. *Le Fils nous révèle le mystère de sa naissance*

##### 22. Le témoignage du Fils

Ajoutons maintenant à cela les propres paroles du Fils : il se rend témoignage à lui-même en ces termes : «Mes brebis écoutent ma voix, et moi, je les connais, elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle; elles ne périront jamais, et nul ne les arrachera de ma main. Ce que mon Père m'a donné est plus grand que tout, et personne ne peut rien arracher de la main de mon Père. Moi et mon Père, nous sommes un»<sup>4</sup> (Jn 10,27-30).

Je te le demande : comment la stupidité d'un cerveau creux pourrait-elle aveugler à ce point notre intelligence, pour que des paroles aussi claires n'entrent plus dans notre esprit ? Ou bien comment l'enflure d'une âme pleine d'orgueil pourrait-elle se moquer ainsi de la faiblesse humaine ? Allons ! Ceux qui ont appris d'un tel texte à connaître Dieu, pourraient ensuite estimer que ces mots qui nous donnent l'intelligence de Dieu, ne nous le font pas connaître ? Qu'on nous indique alors d'autres évangiles capables de nous enseigner la vérité ! Ou bien, si les nôtres sont les seuls à nous apprendre qui est Dieu, pourquoi ne pas croire à leur enseignement ? Si nous connaissons Dieu d'après ces évangiles, pourquoi notre foi aurait-elle une autre source ? Mais puisque ta foi se montre opposée à la connaissance qui nous vient des évangiles, c'est que cette foi ne plonge pas ses racines dans la connaissance de Dieu, mais

---

<sup>4</sup> Ces versets 29 et 30 sont célèbres dans la controverse arienne. Dans le texte grec, le verset 29 a deux leçons : «Ce que mon Père m'a donné» ou «Mon Père qui me les a données». Hiltaire avec les Pères latins prend la première version et l'explique : ce que le Père a donné au Fils, c'est sa nature divine.

dans le péché. C'est une foi qui prend une forme hétérodoxe pour se dresser contre la foi orthodoxe qui, elle, reconnaît la vérité révélée.

Dieu, le Fils seul-engendré, conscient de la nature qu'il possède, nous révèle donc le mystère inénarrable de sa propre naissance, dans la mesure où les mots peuvent le traduire, pour que nous y donnions l'adhésion de notre foi. Il nous permet ainsi de comprendre qu'il est né; nous pouvons le croire de nature divine et un avec le Père, et pourtant, lorsqu'il se révèle un avec le Père, il ne laisse pas d'être ce par quoi il est Fils, et l'on ne doit pas comprendre qu'il n'y a que lui, et que c'est lui, le Père.

#### La main du Père et la main du Fils

De fait, il commence par rendre témoignage à la puissance de sa nature, lorsqu'il dit en parlant de ses brebis : «Nul ne les arrachera de ma main». Voilà qui le montre conscient de sa puissance : en affirmant que nul ne pourra arracher ses brebis de sa main, il proclame que sa force à qui rien ne saurait résister, ne connaît aucune limite. Mais il y a plus : bien qu'il possède la nature de Dieu, le Fils ajoute pour nous faire comprendre que cette nature lui vient de Dieu par une naissance : «Ce que le Père m'a donné est plus grand que tout». Il ne nous le cache pas : il est né du Père, car ce qu'il a reçu du Père est plus grand que tout. Et lui qui a reçu du Père sa nature, il est dans cette nature qu'il a reçue à sa naissance, il n'est pas postérieur à la nature divine; et pourtant, il est d'un autre, puisqu'il a reçu cette nature. Or ce Fils qui a reçu sa nature d'un autre, précise : «Personne ne peut rien arracher de la main de mon Père». Ainsi, nous n'allons pas penser qu'il est une autre entité, et qu'il n'existe pas dans la nature de celui dont il a reçu l'existence.

Personne n'arrache les brebis de la main du Fils, parce qu'il a reçu de son Père ce qui est plus grand que tout. Et voici qu'à présent, personne ne les arrache de la main de son Père. Que veut dire une telle divergence dans cette affirmation ? C'est la main du Fils qui a reçu du Père. C'est la main du Père qui a donné au Fils. Pourquoi donc ce qui n'est pas arraché de la main du Fils ne l'est pas de la main du Père ? Tu m'en demandes la raison ? Ecoute : «Moi et le Père, nous sommes un». La main du Fils, c'est la main du Père. Car la naissance n'abolit pas la nature au point que la nature du Fils ne soit pas celle du Père. Et pourtant, si la nature demeure la même, cette identité ne heurte pas une saine intelligence de la naissance, puisqu'une naissance n'admet en elle rien qui soit étranger à la nature de celui qui engendre. Or pour que cette image d'une réalité corporelle te permette de connaître la puissance de cette nature, la main du Fils est appelée main du Père; c'est que la nature et la puissance du Père sont dans le Fils.

Enfin, pour t'aider à reconnaître la vérité de la nature divine identique en l'un comme en l'autre, par suite de cette réalité mystérieuse qu'est la naissance du Fils, le texte se termine par cette phrase : «Moi et le Père, nous sommes un». Puisqu'ils sont un, il ne faut voir en eux, ni deux êtres différents, ni un être solitaire; par suite du caractère spécifique de la naissance et de la génération, ce n'est pas une nature différente qui existe dans le Père et dans le Fils.

#### 23. Toi, hérétique, comme les Juifs; tu prends des pierres pour les jeter contre le Christ !

Il demeure toujours là – et comme il est possible de s'en apercevoir ! – ce mauvais vouloir des imaginations en délire, bien qu'il soit de nul effet ! Le désir de nuire ne s'éloigne pas des cœurs méchants, même s'ils n'ont plus l'occasion d'accomplir le mal. Car maintenant, le Seigneur siège dans les cieux, et la rage des hérétiques n'est plus en mesure de le clouer à la croix, comme l'ont fait les Juifs ! Et pourtant, avec la même mauvaise foi qu'eux, ils repoussent sa nature ! S'il ne dépend pas d'eux que les paroles du Sauveur n'aient pas été dites, ils refusent cependant de s'y soumettre, mettent en œuvre leur haine sacrilège, lancent leurs paroles comme des pierres contre le Seigneur, et s'ils en avaient les moyens, le traîneraient de son trône à la croix !

Des Juifs, mis en fureur par l'étrangeté de l'enseignement du Seigneur, il est écrit : «Les Juifs ramassèrent des pierres pour le lapider. Jésus leur dit alors : Je vous ai fait voir quantité d'œuvres bonnes qui venaient de mon Père; pour laquelle de ces œuvres me lapidez-vous ? Les Juifs lui répliquèrent : Ce n'est pas pour une bonne œuvre que nous te lapidons, c'est pour un blasphème, parce que toi, qui n'es qu'un homme, tu te fais Dieu» (Jn 10,31-33). Tiens, hérétique, reconnais donc ta conduite et tes paroles ! Avoue-le : te voici le complice de ceux dont tu reproduis en toi l'image de leur mauvaise foi ! Le Seigneur affirme : «Moi et le Père, nous sommes un», et pour ce motif, les Juifs ramassent des pierres; leur colère impie s'irrite devant ce mystère propre à leur assurer le salut et s'enflamme au point de vouloir

mettre à mort le Seigneur. Et toi, tu n'as personne à lapider, mais en niant sa divinité, fais-tu moins qu'eux ? La volonté est la même, mais rendue inefficace du fait que le Sauveur trône dans les cieus. Tu es encore plus sacrilège que le Juif ! Lui prenait des pierres pour les jeter contre son corps, toi, tu voudrais les jeter contre sa divinité ! Lui pensait les jeter sur un homme, toi, tu les jettes sur Dieu ! Lui, sur le Christ égaré sur la terre, toi, sur le Christ siégeant sur son trône de gloire ! Lui, contre un Seigneur inconnu, toi, contre celui que tu as reconnu ! Lui, contre un homme sujet à la mort, toi, contre le Juge des siècles ! Le Juif dit : «alors que tu n'es qu'un homme», et toi, tu dis : «alors que tu n'es qu'une créature», mais tous les deux, vous dites : «Tu te fais Dieu».

Oui, ce blasphème, vous le lui lancez ensemble, de la même bouche impie ! Car tu nies qu'il est Dieu par une génération divine, tu nies qu'il est Fils par une véritable naissance. Tu nies que cette parole : «Moi et le Père, nous sommes un», est l'affirmation d'une nature unique et en tout semblable, dans le Père comme dans le Fils. Tu introduis un Dieu possédant une substance nouvelle, extérieure à Dieu, étrangère : le Fils serait alors un Dieu possédant une autre substance, ou bien il ne serait pas Dieu du tout, puisqu'il n'existerait pas en tant que personne, par une naissance à partir de Dieu.

#### 24. Mais en se disant un avec le Père, le Christ n'a pas proféré un blasphème

Te voilà excité par la réalité cachée dans cette parole : «Moi et le Père, nous sommes un». Le Juif avait dit : «Alors que tu n'es qu'un homme, tu te fais Dieu», et toi, avec une égale impiété, tu avances : «Alors que tu n'es qu'une créature, tu te fais Dieu». Mais oui, c'est bien ce que tu dis au Seigneur : «Tu n'es pas Fils par naissance, tu n'es pas Dieu en vérité. Tu es une créature supérieure à toutes les créatures, mais tu n'es pas né comme Dieu, parce que je n'admets pas la naissance d'une nature divine à partir d'un Dieu incorporel. Non seulement toi et le Père, vous n'êtes pas un, mais tu n'es pas Fils, tu n'es pas semblable à Dieu, tu n'es pas Dieu».

A vrai dire, tout ce que le Seigneur a répondu aux Juifs, s'applique avec encore plus d'exactitude à ta mauvaise foi : «N'est-il pas écrit dans la Loi : J'ai dit : Vous êtes des dieux ? Si donc la Loi appelle dieux ceux à qui s'adressait la parole de Dieu - et l'Écriture ne peut être abolie - comment dites-vous à celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde : Tu blasphèmes, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu ? Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais et si vous ne voulez pas croire en moi, croyez à mes œuvres pour savoir et reconnaître que le Père est en moi, et moi dans le Père» (Jn 10,34-38).

Se voir accusé de blasphémer, dicte au Seigneur sa répartie.

Car on lui faisait grief de s'être fait Dieu, alors qu'il était homme. Or ce reproche de s'être fait Dieu était fondé sur cette affirmation : «Moi et le Père, nous sommes un». Il se devait donc de mettre en lumière que s'il disait que lui et son Père étaient un, c'était parce que sa naissance lui attribuait la nature divine. Mais il commence par réfuter la sottise de ce ridicule reproche de s'être fait Dieu, alors qu'il n'était qu'un homme. Car la Loi a donné ce nom de dieu à des hommes justes, et la parole impérissable de Dieu sanctionne l'attribution de ce nom à des mortels. En ce cas, pourquoi celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde, blasphémerait-il en se disant Fils de Dieu, alors que le langage immuable de Dieu confirme ce titre donné par la Loi ? Ce n'est donc pas un crime pour le Christ de s'être prétendu Dieu, bien qu'il soit homme, puisque la Loi donne ce titre de dieu à des hommes. Et si l'emploi de ce nom, appliqué aux autres hommes, n'est pas sacrilège, il ne semble pas que l'homme que le Père a sanctifié, se soit attribué abusivement ce nom en se disant Fils de Dieu. Toute cette répartie vise en effet, l'homme qu'est le Christ, puisque le Fils de Dieu est aussi le Fils de l'homme. De fait, il surpasse tous les autres hommes, qui pourtant peuvent être appelés dieux sans qu'il y ait blasphème, puisqu'il a été sanctifié comme Fils; le bienheureux Paul nous fait connaître ce qui concerne sa sainteté par ces mots : «Ce que Dieu avait promis d'avance par ses prophètes dans les saintes Écritures, concernant son Fils, issu de la lignée de David selon la chair, et établi Fils de Dieu avec puissance, selon l'Esprit de sainteté» (Rm 1,2-4). Que cesse donc ce reproche présenté comme un blasphème, de s'être fait Dieu, alors qu'il n'était qu'un homme ! Puisque la parole de Dieu attribue ce nom à beaucoup d'hommes, celui qui a été sanctifié et envoyé dans le monde par le Père, ne pouvait faire autrement que de se reconnaître Fils de Dieu.

#### 25. Il est vraiment Fils de Dieu

Aussi n'y a-t-il plus lieu, je pense, de douter que cette parole : «Moi et le Père, nous sommes un», concerne la nature que le Christ possède par naissance. Car lorsque les Juifs

accusent l'homme qu'il était de se faire Dieu par l'énoncé d'une telle affirmation, la réponse du Seigneur confirme que cette parole : «Moi et le Père, nous sommes un», montre bien qu'il est Fils de Dieu, d'abord de nom, ensuite par nature, enfin par naissance.

Car les mots : «Moi et le Père» sont les noms des personnes; «un» est l'affirmation de leur nature qui est la même chez le Père et chez le Fils; quant à l'expression : «nous sommes», elle ne permet pas de voir en Dieu une seule personne. Et puisque cette formule : «nous sommes un» s'oppose à la confusion des personnes, c'est la naissance qui réalise leur unité. Car toute la profondeur de ce texte vient de ce que celui qui est sanctifié par le Père se déclare Fils de Dieu, et l'assertion du Fils confirme la vérité de cette phrase : «Moi et le Père, nous sommes un». La naissance, en effet, ne peut communiquer au Fils une autre nature que celle dont il procède.

26. «Moi et le Père, nous sommes un» : voilà qui résume le mystère de la naissance

Or cette parole du Fils unique de Dieu résume tout le mystère de notre foi. Il commence par répondre à ceux qui l'accusaient de s'être fait Dieu, alors qu'il était homme; puis, pour nous montrer que ces mots : «Moi et le Père, nous sommes un» sont dans la ligne d'une intelligence complète et parfaite de son mystère, il ajoute : «Vous dites : Tu blasphèmes, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu. Si je ne fais pas les œuvres du Père, ne me croyez pas. Mais si je les fais, et si vous ne voulez pas croire en moi, croyez à mes œuvres, pour savoir et reconnaître que le Père est en moi, et moi dans le Père» (Jn 10,36-38).

La conscience de n'avoir plus à espérer le salut conduit à une audace sans borne, et la mauvaise foi s'étale alors au large, sans aucune honte. Car celui qui a perdu la foi ne rougit plus de sa folie. Contredire ce texte est en effet, de la démente plutôt que de l'ignorance ! Le Seigneur avait dit : «Moi et le Père, nous sommes un» ; voilà le mystère de la naissance : le Père et le Fils possèdent une seule nature. Et puisqu'on lui fait grief de revendiquer la nature divine, le Fils nous explique pourquoi il maintient cette affirmation : «Si je ne fais pas les œuvres du Père, ne me croyez pas». Oui, si le Fils ne fait pas les œuvres du Père, il n'y a pas lieu de le croire, lorsqu'il se proclame Fils de Dieu. Mais il fait les œuvres du Père, et par là, nous devons le croire son Fils. Sa naissance ne lui donne pas une autre nature que celle du Père, une nature étrangère à celle-ci. Allons-nous donc faire intervenir ici l'adoption ou un titre honorifique, pour insinuer qu'il n'est pas Fils de par sa nature, alors que ses œuvres qui sont les œuvres propres à la nature du Père, nous demandent de le croire Fils de Dieu ? Non, aucune créature n'est égale ou semblable à Dieu, une autre nature n'a pas une puissance comparable à la sienne. Selon une foi correcte, seule la naissance du Fils lui confère une nature égale à celle du Père, par la ressemblance qu'elle lui donne avec celui-ci. Car toute autre nature extérieure à la nature divine, ne saurait lui être comparée sans affront pour sa glorieuse puissance.

En effet, s'il se trouvait un être qui ne soit pas né du Père et qui lui soit semblable et égal en puissance, Dieu perdrait alors son privilège d'être Dieu en le partageant avec un autre qui serait son égal. Il ne serait plus le Dieu unique, puisqu'il existerait un autre Dieu, semblable à lui. Mais au contraire, nul affront pour le Père, si on lui compare cet être qui possède les mêmes qualités que lui : car il est à lui, ce Fils qui lui est semblable; il vient de lui, ce Fils qui lui est comparable, parce qu'il lui est semblable; il n'est pas autre que lui, ce Fils qui accomplit les œuvres qu'il fait; et le Père en retire un surcroît d'honneur d'avoir engendré une autre puissance infinie, sans avoir aliéné sa nature.

Le Fils accomplit bien œuvres de Dieu

Le Fils accomplit les œuvres du Père, et pour ce motif, nous demande de le croire Fils de Dieu. Il ne s'arroge pas là un titre qui ne lui serait pas dû, ce n'est pas une revendication qui a besoin de s'appuyer sur les œuvres qu'il fait. Non, s'il rend témoignage que ses œuvres ne sont pas les siennes propres, mais celles de son Père, c'est pour mettre en valeur que l'éclat de ses actions lui vient de la naissance de sa nature. Les Juifs étaient incapables de reconnaître le Fils de Dieu sous le mystère du corps qu'il avait assumé, et dans l'homme né de Marie. Aussi les actions du Seigneur ont-elles pour objet de faire pénétrer la foi au fond de nos cœurs : «Si je fais les œuvres du Père, nous dit-il, et si vous ne voulez pas croire en moi, croyez à mes œuvres» (Jn 10,38).

Le Christ ne prétend pas être cru d'emblée Fils de Dieu, mais il veut l'être sur la constatation qu'il accomplit les œuvres du Père. S'il opère ces œuvres, et si l'humble condition de son corps semble un obstacle pour croire en sa parole, il nous demande de croire au moins à ses œuvres. En effet, pourquoi le mystère de sa naissance humaine nous empêcherait-il de

percevoir sa naissance divine, puisque l'être né de Dieu accomplit toute son œuvre par le moyen de ce corps humain qu'il a pris pour lui ? Si donc les œuvres d'un homme ne réussissent pas à nous persuader que cet homme est Fils de Dieu, croyons d'après les œuvres du Christ que ce sont les œuvres du Fils de Dieu; car on ne peut le nier, ce sont là des œuvres de Dieu. Le Fils en effet, possède par sa naissance tout ce qui est à Dieu. De ce fait, les œuvres du Fils sont les œuvres du Père, car le Fils n'existe pas en dehors de cette nature d'où il procède et il possède en lui cette nature par laquelle il existe en tant que personne.

#### 27. Le Dieu vivant naît du Dieu vivant

Le Fils accomplit donc les œuvres du Père, et demande de croire au moins à ses œuvres si l'on ne croit pas à ses paroles. Il se devait alors de nous montrer la raison de croire à ses œuvres; aussi ajoute-t-il : «Si je fais les œuvres du Père, et si vous ne voulez pas croire en moi, croyez à mes œuvres, pour savoir et reconnaître que le Père est en moi, et moi dans le Père» (Jn 10,38). Ce qui veut dire : «Je suis le Fils de Dieu» (Jn 10,36), ce qui veut dire aussi : «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30).

Telle est la nature qu'il possède par naissance, tel est le mystère d'une foi propre à nous assurer le salut : ne pas diviser ceux qui sont un, ne pas priver le Fils de sa nature, et proclamer la vérité du Dieu Vivant, né du Dieu Vivant. Car le Dieu qui est Vie, n'existe pas à partir d'éléments composés et inanimés; le Dieu qui est Puissance, n'est pas renfermé en de mesquines limites; le Dieu qui est Lumière, n'a rien à voir avec l'obscurité; le Dieu qui est Esprit n'est pas représentable par ce qui est différent de lui. Tout en lui est un : l'Esprit est Lumière, Puissance et Vie; la Vie est Lumière, Puissance, Esprit. Car celui qui affirme : «Moi, je suis et ne change pas !» (Mt 3,6), n'est pas composé de parties sujettes au changement, et n'a pas diverses modalités d'être. Car ces attributs, désignés ci-dessus, ne sont pas en lui comme des parties d'un tout; mais en son être, tout est un et parfait, tout est le Dieu Vivant.

Oui, il est le Dieu Vivant et la Puissance éternelle d'une nature vivante. Et celui qui est né du Père, avec le secret de sa science, ne saurait être né autrement que vivant. En effet, lorsque le Christ nous dit : «Comme le Père qui m'a envoyé est vivant, moi, je vis par le Père»<sup>5</sup> (Jn 6,58), il nous enseigne qu'il a en lui la vie, par son Père qui est vivant. Par suite, quand il affirme : «De même que le Père a la vie en lui, ainsi a-t-il donné au Fils d'avoir la vie en lui» (Jn 5,26), il atteste que toute sa vie vient du Dieu Vivant. Or si le Vivant est né d'un Vivant, cette naissance a lieu sans la venue à l'existence d'une nature nouvelle. Car ce qui est transmis d'un vivant à un vivant, n'est pas une nouvelle nature : puisque, pour que s'opère une naissance, la vie n'est pas demandée au néant, mais prend au contraire sa source dans la vie, il est donc nécessaire, par suite de l'unité de la nature divine et du mystère de cette naissance parfaite et inénarrable, que l'Engendré vive dans le Vivant qui l'engendre, et qu'il ait en lui la vie du Vivant.

#### 28. Analogie tirée de la naissance humaine

Rappelons-le : au commencement de notre traité, nous avons précisé que les analogies humaines n'arrivent pas à rendre compte des réalités divines; toutefois, vu ce qu'est notre intelligence, ces représentations corporelles concrétisent nos pensées.

J'en appelle maintenant à l'expérience que nous avons de la naissance humaine : ce qui est à l'origine de la naissance des nouveaux-nés, ne demeure-t-il pas à l'intérieur de leurs pères ? Car, bien que les éléments inanimés et honteux qui sont à la source de toute naissance, sortent du père pour aller dans un autre homme, ils demeurent toutefois dans le père et dans l'enfant, par la puissance de la nature 'Oa. En communiquant l'origine d'une nature qui est la même que la sienne, celui qui engendre passe dans celui qui naît; et d'autre part, en recevant une naissance dont la puissance lui est transmise, mais n'est pas enlevée au Père, celui qui naît demeure dans celui qui l'engendre.

Nous avons rappelé ceci uniquement pour donner une certaine notion de ce qui se passe dans une naissance humaine, et non pas pour présenter un exemple parfait de la naissance de Dieu, le Fils Unique. Car la pauvre nature humaine est composée à partir d'éléments disparates, elle se maintient en vie par de la matière inanimée. Chez l'homme, ce qui est engendré ne vit pas sur le champ, et tout ne participe pas de la même manière à la vie. Il y a en lui bien des choses qui ne font pas, à proprement parler, partie de la nature humaine et qui sont éliminées au cours de la croissance.

---

<sup>5</sup> Hilaire traduit ici le texte grec. La Vulgate porte : «propter Patrem».

Mais en Dieu, tout ce qui est, vit. Dieu, en effet, c'est la Vie; et de la Vie, ne peut venir qu'un Vivant. Et la naissance de ce Vivant n'a pas lieu par émanation, mais par puissance. Et si tout ce qu'il est, vit, et si tout ce qui naît de lui est puissance, Dieu a le pouvoir de donner naissance, mais sans subir de changement; il accorde accroissement d'être, mais sans perdre sa nature. En raison de la similitude d'une nature identique à la sienne, le Père passe dans le Fils qu'il a engendré, et le Fils qui est Vivant né du Vivant, n'a pas en naissant, une autre nature que la nature divine.

#### 29. Autre analogie : la flamme qui se transmet à une autre flamme

Une autre analogie éclaire en partie le sens de ce mystère de foi : c'est celle du feu qui contient en lui le feu, du feu qui demeure dans le feu.

On trouve en effet, dans le feu, l'éclat de sa lumière, la chaleur de sa nature, la puissance de brûler, la mobilité de sa flamme. Cependant, tout cela, c'est le feu, tout cet ensemble est une seule nature qui, à vrai dire, a ses limites : elle subsiste et vit par la matière, et s'éteint avec la matière qui lui donne la vie. Mais, compte tenu que Dieu ne saurait être comparé à quoi que ce soit, cet exemple nous permet de comprendre un peu qu'il n'est pas incroyable de trouver en Dieu des propriétés qui, d'une certaine manière, se rencontrent dans des éléments terrestres.

Aussi, je te demande maintenant : lorsque le feu naît du feu, il y a-t-il séparation ou division ? Voici une flamme allumée à une autre par une sorte de processus qui ressemble à la naissance; la nature du feu est-elle coupée en deux, et ne demeure-t-elle pas ce qu'elle était ? Et pour se trouver dans la seconde flamme, ne faut-il pas qu'elle y passe ? Ainsi, nulle séparation, et pourtant n'y a-t-il pas une lumière née d'une lumière ? La première ne continue-t-elle pas de vivre dans la seconde qui lui doit l'existence sans aucune division ? La seconde n'habite-t-elle pas dans la première dont elle n'a pas été séparée, mais dont elle sort, tout en conservant l'unité de sa substance naturelle ? Et je t'interroge : Ces deux flammes ne sont-elles pas une seule nature, puisque la seconde n'est pas séparable de la première, ni par la division de sa nature, ni par une manière d'être différente de cette nature ?

#### 30. Sens de ces analogies

Ces analogies, je l'ai dit, sont présentées ici uniquement pour nous aider à mieux comprendre notre foi, et sont hors de rapport avec la grandeur de Dieu. Nous avons emprunté cette comparaison aux choses corporelles, plutôt pour nous faciliter l'intelligence des réalités invisibles, sans prétendre donner un exemple satisfaisant sur quelque aspect de la nature de Dieu. D'autant qu'il semble normal et juste d'ajouter foi au témoignage que Dieu se rend à lui-même.

Mais la rage de l'hérétique trouble la foi des plus simples, et ceux-ci pourraient difficilement comprendre ce qu'il ne convient pas de croire à propos de Dieu, si l'on n'employait pas ces analogies tirées des réalités matérielles. C'est pourquoi, compte tenu de cette parole du Seigneur que nous avons déjà mentionnée plus haut : «Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est esprit» (Jn 3,6), car Dieu est Esprit, nous avons cru utile d'insérer ici, pour la part qui leur revient, des exemples de ces analogies. Ainsi on n'ira pas croire que le Christ ment lorsqu'il nous affirme ce qu'il est, puisque des exemples tirés des créatures nous rendent capables, en quelque sorte, de mieux comprendre le sens que revêt le témoignage divin.

#### 31. Le mystère de la naissance du Fils

Ainsi, pour nous révéler le mystère de sa naissance et l'unité de sa nature inséparable de celle du Père et identique à elle, le Fils de Dieu, le Vivant né du Vivant et le Dieu né de Dieu, nous dit : «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30). Mais voici qu'on l'accuse d'avoir avancé une affirmation qui dépasse vraiment les bornes; aussi le Seigneur précise-t-il pour montrer encore plus clairement qu'il est conscient de posséder la nature divine : «Vous dites : Tu blasphèmes, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu» (Jn 10,36). Il reconnaît ainsi que l'unité de sa nature vient de sa naissance. Et par ailleurs, pour enraciner la foi en sa naissance par une affirmation catégorique, sans pourtant laisser croire que reconnaître sa naissance implique une différence de nature entre le Père et le Fils, il conclut toute sa répartition par ces mots : «Croyez à mes œuvres, que le Père est en moi et moi dans le Père» (Jn 10,38).

Ce mystère de la naissance ne met-il pas en évidence ce qu'est le caractère propre du Fils, indépendamment de sa nature ? Le Père et le Fils sont mutuellement l'un dans l'autre, puisque la naissance du Fils ne vient que du Père, puisqu'en Dieu n'existe aucune autre nature



extérieure à la sienne ou qui lui soit dissemblable, puisque le Dieu qui procède de Dieu n'est pas d'un autre que de celui qui est Dieu. Si cela te fait plaisir, introduis dans la foi de l'Eglise deux dieux ou un Dieu solitaire, n'hésite pas à mentir en avançant de faux arguments ! Distingue alors, si tu le peux, le Fils du Père, si tu ne reconnais pas la vérité de sa naissance ! Le Fils est dans le Père, et le Père est dans le Fils, sans transfert ni transfusion de l'un en l'autre, mais par la naissance parfaite d'une nature vivante. Ainsi tu ne compteras pas Dieu le Père et Dieu le Fils pour deux dieux, puisque l'un et l'autre sont un. Tu n'affirmeras pas un Dieu solitaire, puisque l'un et l'autre ne sont pas une seule personne.

La foi reçue des apôtres n'admet donc pas deux dieux, parce qu'elle n'admet ni deux Pères, ni deux Fils. En reconnaissant le Père, elle reconnaît le Fils. En croyant au Fils, elle croit aussi au Père, puisque le nom de Père renferme en lui le nom de Fils. Car le Père n'existe qu'en raison du Fils, et désigner le Fils, c'est montrer le Père, puisque le Fils n'existe que par le Père. De fait, l'affirmation d'un seul Dieu n'est pas l'affirmation d'une seule personne divine. Car le Fils achève le Père et la naissance du Fils vient du Père. Mais la nature n'est pas changée par la naissance, elle demeure la même, étant donné que l'être, qui engendre est semblable à l'engendré. Elle est si bien la même, que la naissance et la génération nous demandent de reconnaître le Père et le Fils comme un seul Dieu, mais non pas comme une seule personne.

### 32. Une seule nature, deux personnes

C'est pourquoi celui qui parle d'une personne sans affirmer l'autre, se voit obligé de proclamer deux dieux. Ou celui qui prétend que l'un n'est pas dans l'autre par la puissance de la nature divine et la réalité mystérieuse de la génération et de la naissance, n'a plus qu'à enseigner l'existence d'un Dieu solitaire. Il est lu ! aussi, contraint d'attribuer une nature différente à l'un et à l'autre, celui qui ne reconnaît pas que le Père et le Fils nous sont révélés comme étant une seule nature.

Oui, que les hérétiques effacent de l'Evangile le témoignage que se rend le Fils : «Je suis dans le Père, et le Père est en moi» (Jn 14,10); ils pourront alors affirmer soit deux dieux, soit un Dieu solitaire. Dans ce qui est le propre d'une seule nature, on ne saurait reconnaître plusieurs natures; la vérité du Dieu né de Dieu, n'est pas plus parfaite lorsqu'on y voit deux dieux; la naissance de Dieu n'est pas conciliable avec un Dieu solitaire, et les personnes qui sont l'une dans l'autre sont forcément une seule nature. L'un est dans l'autre parce que l'un procède de l'autre. Car par la génération, l'Un n'a pas donné à l'Un une autre nature que la sienne, et par la naissance, l'Un ne reçoit de l'Un que l'unique nature divine.

Et donc, lorsque la foi reçue des apôtres, proclame le Père, elle proclame le Dieu unique; lorsqu'elle reconnaît le Fils, elle reconnaît le Dieu unique, puisque dans chacune de ces deux personnes se trouve la même et identique nature divine. Et le fait que d'une part il y a Dieu le Père, et d'autre part Dieu le Fils, qui l'un et l'autre portent l'unique nom de la nature divine, signifie que le Père et le Fils sont un. Car un Dieu né de Dieu, ou un Dieu en Dieu, n'est pas un sceau mis à l'existence de deux dieux, puisque l'Un procédant de l'Un, demeure dans la nature divine et possède le nom du Dieu Un. Il ne se réduit pas non plus à un Dieu solitaire, car cette indication d'un Dieu et d'un Dieu, montre bien qu'ils ne sont pas seuls.

## 5. Le chemin vers le Père

### 33. La voie, la vérité, la vie

Le Seigneur n'a laissé planer ni doute ni incertitude sur un si grand mystère. Il ne nous a pas abandonné au risque de tomber dans l'erreur, si nous le comprenions de travers. Ecoutons-le révéler à ses Apôtres tout ce qu'il nous faut savoir pour le croire : «Je suis la Voie, la Vérité et la Vie. Nul ne vient au Père que par moi. Si vous me connaissiez, vous connaîtriez aussi mon Père. Mais bientôt, vous le connaîtrez et vous le verrez. Philippe lui dit : Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. Jésus répondit : Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu, a vu aussi le Père. Comment peux-tu dire : Montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même, mais le Père qui demeure en moi accomplit lui-même ses œuvres. Croyez-moi : Je suis dans le Père, et le Père est en moi. Croyez-le du moins à cause de ces œuvres» (Jn 14,6-12).

Ainsi donc, celui qui est la Voie, ne nous conduit pas sur des sentiers sans issue ou dans un désert sans chemin; celui qui est la Vérité, ne veut pas nous tromper par des mensonges; celui qui est la Vie ne nous laissera pas dans une erreur qui aboutirait à la mort !

Lui-même s'est désigné par ces doux noms pour nous montrer que nous avons à le reconnaître comme étant lui-même la réalité mystérieuse qui nous obtiendra la vie; en tant que voie, il nous acheminera vers la vérité, et la Vérité nous établira dans la vie.

«Nul ne vient au Père que par moi». Le chemin vers le Père passe par le Fils. La question est alors de savoir si nous allons au Père par l'attachement à l'enseignement du Christ, ou par la foi en sa nature divine, car nous pourrions croire possible d'arriver au Père plutôt par l'adhésion à la doctrine du Fils que par la reconnaissance en lui de la divinité du Père. Cherchons donc ce qu'il veut dire dans les versets qui suivent. La foi ne dépend pas en effet de notre propre jugement, mais elle prend son origine dans la puissance des paroles du Christ.

34. «Si vous me connaissez, vous connaîtrez aussi mon Père»

Or voici la suite de ce texte : «Si vous me connaissiez, vous connaîtrez aussi mon Père». On voit l'homme Jésus Christ. Les apôtres ont devant les yeux son aspect extérieur, c'est-à-dire sa nature d'homme, alors que Dieu, affranchi de toute chair, de tout corps, n'est pas discernable dans la misère d'un corps charnel; comment donc le connaître est-il aussi connaître le Père ? Mais le Seigneur, tout en étant dans la réalité mystérieuse de ce corps qu'il a pris, souligne que la nature divine qui lui vient de son Père, habite en lui; et il le fait en gardant un certain ordre : «Si vous me connaissiez, vous connaîtrez aussi mon Père. Mais bientôt vous le connaîtrez et vous le verrez». Le moment où on le voit est donc séparé du moment où on le reconnaît. Car il leur laisse entendre qu'ils ont à reconnaître celui-là même qui leur parle à présent et qu'ils voient; ainsi, au moment précis où ils reçoivent cette révélation, il leur faut apprendre à reconnaître cette nature divine qui est en lui et dont naguère ils avaient déjà perçu les effets.

35. Philippe est surpris, mais sa foi n'est pas en cause

Ces paroles auxquelles il ne s'attendait pas, troublent l'Apôtre Philippe. Il voit un homme, et cet homme s'affirme le Fils de Dieu; il lui certifie que le connaître, lui, c'est connaître le Père ! Le Seigneur lui dit qu'il a vu le Père, et donc qu'il le connaît, puisqu'il l'a vu. La condition limitée de son être humain ne permet pas à Philippe de comprendre une telle affirmation qui par son étrangeté, ne le porte guère à la croire. Voilà donc maintenant qu'il lui faut connaître celui qu'il a vu, alors que voir quelqu'un, c'est le connaître. Et voilà que si le Fils lui était connu, il connaîtrait aussi le Père ! Mais c'est la vue et le toucher qui permettent de connaître le Fils en tant qu'homme; or cette nature de l'homme qui tombe sous son regard, ne lui donne pas les moyens de connaître, à partir d'elle, la nature du Père qui en est si différente. Et d'ailleurs, le Fils a souvent affirmé que personne n'a vu le Père.

Alors Philippe, avec l'impétuosité que permettaient la familiarité et la fidélité des apôtres envers le Seigneur, interpelle son Maître : «Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit !» (Jn 14,8). Non, ici la foi de l'Apôtre ne fléchit pas, et s'il prend une fausse piste, c'est le fait de son ignorance. Le Seigneur lui avait dit en effet, qu'il avait déjà vu le Père et qu'il le connaîtrait sous peu, mais l'Apôtre n'avait pas compris. C'est pourquoi il répond qu'il n'a pas vu le Père et demande au Seigneur de le lui montrer. Ce n'est pas qu'il désire le contempler de son œil corporel, mais il demande qu'on lui fasse comprendre qui est celui qu'il voit. Car il avait vu le Fils sous sa forme humaine, mais il ignore comment par là, il avait vu le Père. De fait, pour souligner que cette demande : «Seigneur, montre-nous le Père !» exprimait plutôt un désir de comprendre que de voir, il ajoute : «Et cela nous suffit». Il ne refuse pas de croire à la parole du Seigneur, il sollicite du Christ une lumière pour son intelligence dont tirerait profit la foi qu'il avait en la parole du Seigneur; car puisque celui-ci avait parlé, on pouvait le croire en toute sûreté, sans l'ombre d'un doute. Or si Philippe avait fait une telle demande, c'est que le Seigneur lui avait certifié qu'il avait vu le Père et qu'il le connaissait, puisqu'il l'avait vu. Ce n'était donc pas déplacé, de la part de Philippe, de prier le Fils de lui faire reconnaître celui qu'il avait vu.

36. Jésus reproche à l'Apôtre de n'avoir pas reconnu celui qu'il : fréquentait

Le Seigneur répond donc à l'interrogation de Philippe : «Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe !» Il reproche à l'Apôtre de n'avoir pas reconnu celui qu'il fréquentait; car il le leur avait dit plus haut : celui qui le connaît, connaît aussi le Père. Mais pourquoi ne le reconnurent-ils pas, lui qu'ils cherchèrent durant si longtemps. C'est que s'ils l'avaient reconnu, ils auraient reconnu en lui la nature divine du Père. En effet, toutes les œuvres qu'il avait faites étaient le propre de Dieu : marcher sur les eaux, commander aux

vents, accomplir des choses impossibles à comprendre, telles que changer l'eau en vin ou multiplier les pains avec une foi capable d'accomplir des merveilles, mettre en fuite les démons, chasser les maladies, porter remède aux infirmités des corps, corriger les défauts de naissance, remettre les péchés, rendre la vie aux morts.

Voilà tout ce que fait son corps de chair, et tout cela lui permet de se proclamer Fils de Dieu. De là son reproche et sa plainte : à travers la réalité mystérieuse de sa naissance humaine, on n'a pas perçu que c'était la nature divine qui accomplissait ces miracles au moyen de l'humanité assumée par le Fils.

### 37. Le Fils est l'image du Père

Et voilà précisément pourquoi le Christ reproche à l'Apôtre de ne pas l'avoir reconnu, après l'avoir vu durant si longtemps accomplir ces merveilles. A ceux qui lui demandaient de lui montrer le Père, il répond : «Qui m'a vu, a vu aussi le Père» (Jn 14,9). Ces mots ne font pas allusion à une vue corporelle, à la perception des yeux de chair, mais à ces réalités dont il parlait lorsqu'il confiait à ses disciples : «Ne dites-vous pas : Encore quatre mois, et ce sera la moisson ? Or voici, je vous le dis : levez les yeux et voyez déjà les champs qui blanchissent pour la moisson» (Jn 4,35). Ce temps dont il est fait mention, ces champs qui blanchissent pour la moisson, ne sauraient s'entendre en un sens terrestre et matériel. Le Seigneur demande à ses amis de lever les yeux de leur intelligence pour contempler le bonheur parfait lors de la moisson finale.

Il en est de même lorsqu'ici, il déclare : «Qui m'a vu, a vu le Père.» Ce n'est pas son corps de chair, enfanté par Marie, qui permettrait aux Apôtres de contempler en lui la forme et l'image de Dieu; et l'aspect tout extérieur de l'humanité assumée par le Fils ne leur donne pas de voir, comme sur un écran, la nature du Dieu incorporel. Non, on reconnaît Dieu en lui, si on le reconnaît comme Fils, par les miracles dus à la puissance de sa nature divine. Et le reconnaître comme étant Dieu le Fils, amène à connaître aussi le Père. Car le Fils est image du Père au point de ne différer de son Père en aucune façon, mais d'être la figure de son auteur.

Car les autres images, faites de métaux, de couleurs, de formes ou de styles divers, reproduisent l'aspect des êtres qu'elles représentent. Mais pour qu'elles soient véritables, ne faudrait-il pas que ces figures inanimées, peintes, sculptées ou fondues, soient en tous points semblables aux êtres vivants naturels ? Or le Fils n'est pas une image du Père comparable à celles-ci : il est l'Image vivante du Dieu vivant, et, né de ce Dieu vivant, il n'a pas une nature différente de la sienne; et puisqu'il lui est en tout semblable, il possède la puissance de cette nature qui n'est pas autre que la sienne.

Qu'il soit image, prouve donc que dans sa naissance, Dieu, le Fils Unique, montre en lui Dieu le Père. Or il le montre en tant qu'il est lui-même la forme et «l'Image du Dieu invisible» (Col 1,15); et s'il ne perd pas cette unité de nature qui le rend semblable au Père, c'est qu'il possède la puissance de la nature divine.

### 38. Aussi voit-on le Père dans le Fils

Tel est le sens de ce passage : «Voilà si longtemps que je suis avec vous, et tu ne me connais pas, Philippe ? Qui m'a vu, a vu aussi le Père. Comment peux-tu dire : Montre-nous le Père ? Ne crois-tu pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ?» (Jn 14,9-10).

Le langage humain, lorsqu'il veut parler de Dieu, n'a pas d'autre ressource que celle de citer la parole de Dieu. Toute autre expression est artificielle, limitée, embrouillée et obscure. Si quelqu'un veut expliquer le mystère de Dieu avec des mots différents de ceux que Dieu a prononcés, c'est que lui-même n'y comprend rien, ou alors, ceux qui le liront n'y comprendront rien !

Le Seigneur dit donc à l'Apôtre qui lui demande de lui montrer le Père : «Qui m'a vu, a vu le Père.» Libre à l'Antichrist de modifier cette affirmation, libre au juif de la nier et au païen de l'ignorer ! Mais peut-être le sens de cette phrase est-il fautif ? C'est la faute de notre peu de foi, s'il demeure quelque obscurité dans les mots divins. Car le langage de Dieu ne laisse pas entendre un Dieu solitaire, et son affirmation nous enseigne cependant une même nature. En effet, on voit le Père dans le Fils, et il ne saurait y avoir ni un Dieu solitaire, ni deux personnes dissemblables, puisque c'est par le Fils qu'on voit le Père, et puisque dans l'affirmation de ce mystère, ils sont un, et non pas une personne unique.

Je te le demande : qu'a donc voulu préciser le Seigneur, lorsqu'il dit : «Qui m'a vu, a vu aussi le Père» ? Tu ne peux prétendre discerner l'identité des personnes, là où l'adverbe : «aussi» souligne que le nom du Père s'ajoute à celui du Fils. En disant : «Aussi le Père», le Fils rend inacceptable l'idée d'une personne solitaire et unique. Qu'en conclure, sinon qu'on voit le

Père par le Fils, par suite de leur nature unique et semblable ? Et pour qu'il ne reste rien d'obscur en notre foi, le Seigneur ajoute : «Comment peux-tu dire : Montre-nous le Père ?» En effet, comment ignorer le Père, ou même, il y a-t-il lieu de le montrer, puisqu'on voit le Père dans le Fils ?

#### 39. Car le Père est dans le Fils, et le Fils est dans le Père

Le Père est donc bel et bien vu dans le Fils par ce qui caractérise sa nature, au point que celui qui est né et celui qui engendre sont un en toute vérité. Voilà pourquoi le Seigneur continue : «Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père, et que le Père est en moi?» (Jn 14,10).

Il nous est impossible d'enseigner que le Père et le Fils sont inséparables par la similitude de leur nature, en utilisant d'autres mots que ceux qui sortent de la bouche du Fils. Car ici, le Fils qui est «La Voie, la Vérité, la Vie» (Jn 14,6), ne se moque pas de nous; il ne joue pas la comédie en s'affublant d'un nom et d'un masque : s'il s'était appelé Fils de Dieu dans l'homme qu'il avait assumé, et si dans sa nature, il était Dieu le Père, il nous aurait menti, lui le Dieu unique et solitaire, en se trouvant maintenant dans un autre, par un travestissement de sa personne. Non, il ne s'agit pas d'un Dieu solitaire qui ici se dirait Fils, et là se proclamerait Père, il ne se pare pas du nom de la nature divine sans jouir de cette nature.

Tout autre est le simple sens des mots : le Père est Père, le Fils est Fils. Mais dans ces noms, et dans les réalités qu'ils recouvrent, aucune innovation, aucune différence, aucune étrangeté. Car la véritable nature de Dieu conserve ce qui la caractérise, en sorte que si celui qui procède de Dieu vient de Dieu, sa naissance n'entraîne pour sa nature, ni amoindrissement, ni différence : car le Fils n'existe pas dans une nature extérieure ou autre que celle de Dieu le Père, et le Père ne communique pas au Fils Unique, en sa naissance, quelque élément étranger à lui-même, mais au contraire, il lui prodigue toutes les perfections qu'il possède, sans aucun dommage pour le donateur. C'est pourquoi le Fils n'est pas dépourvu de la nature divine. puisqu'il est Dieu, ne venant pas d'ailleurs que de Dieu. Il n'est pas différent de Dieu, puisqu'il n'est pas autre que Dieu; c'est pourquoi la naissance de Dieu lui donne d'être dans la personne du Fils, et par la naissance de Dieu, celui qui est Dieu par lui-même ne perd pas sa nature divine.

Le Père est donc dans le Fils, le Fils est dans le Père, Dieu est en Dieu : et ceci, non par une union de deux êtres du même sang qui s'assemblent, ni par la nature d'une entité implantée dans une autre bien disposée à la recevoir, car, de par les limites qu'impose la matière, des choses extérieures à d'autres ne peuvent leur devenir intérieures. Au contraire, Dieu est en Dieu par la naissance d'une nature qui est celle du Vivant, né du Vivant. La réalité est identique, la naissance n'altère pas la nature de Dieu, puisque le Dieu qui naît de Dieu n'est rien d'autre que Dieu, puisqu'il n'y a en eux, le Père et le Fils, rien de nouveau, rien d'étranger, rien de séparable, puisque c'est une impiété de les croire deux dieux, puisque c'est une irrévérence de présenter le Père et le Fils comme un seul Dieu solitaire, puisque c'est un blasphème de nier que le Dieu né de Dieu, soit un avec son Père par la similitude qui lui vient de sa génération.

#### 40. Le mystère des deux qui sont un

Notre foi qui prend sa source dans l'Evangile, risquerait de percevoir ce mystère comme contestable ou sujet à plusieurs interprétations; aussi le Seigneur expose-t-il sa doctrine d'une façon méthodique : «Ne me croyez-vous pas lorsque je vous dis que je suis dans le Père, et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même; mais le Père qui est en moi, accomplit ses œuvres» (Jn 14,10). Dis-moi, d'autres paroles que celles-ci ont-elles pu, ou peuvent-elles souligner le caractère spécifique de la nature divine dans le Père et dans le Fils, et pourtant mettre pleinement en valeur le sens de la naissance du Fils ?

Par ces mots : «Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même», le Fils ne passe pas sous silence l'existence de sa personne, il ne nie pas être le Fils, il ne cache pas la présence en lui de la nature divine du Père. Car, puisque c'est lui qui parle, il parle tout en demeurant dans la substance de Dieu; et puisqu'il ne parle pas de lui-même, il atteste en lui la naissance de Dieu engendré de Dieu le Père. Inséparable du Père, il lui est identique dans une seule nature, puisque le Père parle par sa bouche, mais que pourtant, c'est bien lui qui s'exprime. Car lui, qui ne parle pas de lui-même, mais qui, de fait, parle, ne peut pas ne pas exister, puisqu'il parle; et puisqu'il ne parle pas de lui-même, il montre que ce qu'il dit n'est

pas seulement ses propres paroles. Il ajoute en effet : «Mais le Père qui demeure en moi, accomplit ses œuvres.»

Que le Père demeure dans le Fils, est bien la preuve qu'il n'est pas solitaire et unique. Que le Père agisse par le Fils, est bien la preuve qu'il n'est pas différent ou autre. De même que le Fils n'est pas solitaire, puisque les paroles qu'il dit, il ne les dit pas de lui-même, ainsi le Père ne peut être autre et séparable du Fils, puisqu'il s'exprime par la bouche du Fils. Et voilà le mystère de ces deux qui sont un : chacun des deux n'est pas l'autre, eux qui sont l'un dans l'autre par le caractère spécifique de leur nature divine. Cette unité est leur unité : celui qui parle ne parle pas de lui-même, et celui qui ne parle pas de lui-même, n'est pourtant pas sans parler !

Puis, après nous avoir enseigné que le Père parlait et agissait en lui, le Fils affermit encore notre foi en cette unité parfaite par ces mots : «Mais le Père qui demeure en moi, accomplit ses œuvres. Croyez-moi : je suis dans le Père, et le Père est en moi. Du moins, croyez-le à cause de ces œuvres» (Jn 14,10-12). Le Père agit dans le Fils, mais le Fils, lui, accomplit les œuvres du Père.

#### 41. Dans une unique nature

Mais n'allons pas nous imaginer que le Père agit et parle dans le Fils, par l'effet de sa puissance et non pas en vertu de la nature divine qui revient en propre au Fils, du fait de sa naissance. Le Seigneur prévient cette erreur par ces mots : «Croyez-moi : Je suis dans le Père et le Père est en moi» (Jn 14,11). Que veut donc dire, je te prie : «Croyez-moi?» Assurément cette parole est à rapprocher de cette autre : «Montre-nous le Père» (Jn 14,8). Le Christ ordonne à ses apôtres de le croire, ce qui raffermirait leur foi, cette foi qui avait demandé à voir le Père. Car il n'avait pas suffi au Seigneur de dire : «Qui m'a vu, a vu aussi le Père» (Jn 14,9). Il va plus loin et affine notre intelligence : si nous reconnaissons le Père dans le Fils, souvenons-nous aussi que le Fils est dans le Père, pour n'avoir pas à supposer que l'un est dans l'autre par une translation plutôt que par l'unité d'une même nature, donnée chez l'un par la génération, reçue en l'autre par la naissance.

C'est pourquoi le Seigneur veut que nous croyions en lui, pour que la conviction intime de notre foi ne risque pas de chanceler en raison de l'économie de l'incarnation. Oui, si sa chair, son corps, sa Passion éveillaient quelque doute en notre esprit, croyons au moins, sur le témoignage de ses œuvres, que le Fils est Dieu en Dieu, qu'il est né de Dieu et que le Père et le Fils sont un : l'un est dans l'autre par la puissance de leur nature divine, et aucun d'eux n'existe sans l'autre; et par ailleurs, le Père ne renonce à rien de ce qu'il possède du fait qu'il est dans le Fils, tandis que celui-ci reçoit du Père tout ce par quoi il est Fils.

Un tel état n'est pas l'apanage des natures corporelles : être réciproquement l'un dans l'autre, posséder l'unité parfaite d'une nature subsistante, et que le Fils unique et éternel soit inséparable de la vraie nature divine du Père. Non, il s'agit là d'un caractère propre à Dieu, le Fils Unique, et voilà en quoi consiste la foi dans le mystère de la véritable naissance; c'est l'œuvre d'une puissance spirituelle qu'une personne soit dans une autre sans différer en rien. Or cette existence l'un dans l'autre n'est pas comme celle d'un corps dans un autre; mais elle consiste plutôt à être et à exister de manière à être l'un dans l'autre en tant que personnes subsistantes; et donc, le fait qu'une personne habite l'autre la fait exister. Car chacun des deux existe du fait que l'un n'est pas sans l'autre, puisque la nature de l'être qui existe est la même, qu'il s'agisse de celui qui engendre ou de celui qui naît.

Tel est le sens de ces textes : «Moi et le Père, nous sommes un» (Jn 10,30), «Celui qui m'a vu, a vu aussi le Père», et : «Je suis dans le Père, et le Père est en moi» (Jn 14,9-10). Le Fils n'est pas différent ni inférieur au Père, la nature de sa naissance parfait le mystère d'une unique divinité dans le Père et dans le Fils, puisque le Fils de Dieu n'est pas autre que ce qu'est Dieu. Et dès lors, la génération du Fils ne saurait être regardée comme l'existence de deux divinités, car le Fils de Dieu, naissant en Dieu, manifeste en lui la nature du Dieu qui l'engendre.